

LA CRIQUE AUX ROSEAUX

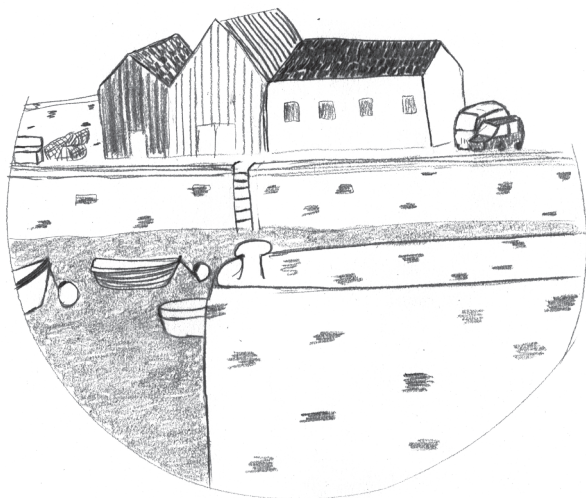
roman



Agathe Marin



Pour Sophia
Pour toutes les filles courageuses,
dont les histoires restent silencieuses.



I

LE PREMIER JOUR

La corne de brume du bateau fait sursauter Anouk. Autour, les passagers commencent à rassembler leurs affaires. Elle, elle a posé sa petite valise sur le pont mais elle s'est assise sans même se défaire de son sac à dos. D'un bond, elle rejoint le bastingage. Elle est assez grande maintenant pour s'y tenir sans se jucher sur la pointe des pieds. Elle est assez grande pour traverser seule. En jetant un regard en arrière, elle vérifie qu'elle n'a rien fait tomber. Ses poches sont toujours fermées. Elle en rouvre une, sur le côté, pour sentir son billet froissé. Re-zippe. Rattrape la valise qui tangué légèrement et manque de perdre l'équilibre alors que le bateau manœuvre dans le petit port.

Elle aperçoit quelques silhouettes sur le quai. Le bateau se tient face au soleil et elle distingue mal celles et ceux qui attendent. Dans le ciel, des mains s'agitent. Elle cligne des yeux mais elle ne reconnaît pas sa marraine parmi les gens debout sur le quai. Elle tente de regarder plus loin, derrière la capitainerie qui lui barre la vue. Une file de voitures, une terrasse de café... Un frisson. Et si Elia l'avait oubliée ? Elle jette un dernier coup d'œil au quai, se résout à suivre la file de passagers qui s'engouffrent, joyeux, dans l'escalier métallique.

La rampe est froide sous ses mains, les marches trop raides. Elle tient sa valise à bout de bras, reprend son souffle et attend dans la queue compacte qui s'est formée avant que la porte du bateau ne s'ouvre tout à fait. Elle entend le chuintement puis le bruit métallique de la rampe tombée sur les pierres du quai. Tout comme les passagers qui, au bruit, descendent quelques marches en se pressant contre celles et ceux de devant. Anouk suit le mouvement impatient.

De la marche où elle se tient, elle peut apercevoir de nouveau le port par un hublot. Et là, elle la voit, Elia. C'est elle ce casque bleu turquoise et cette robe rouge qui déboule en vélo. Elle a envie de lui faire un grand signe mais sa marraine ne peut pas la voir. Celle-ci a freiné juste au pied de la coque et elle scrute à son tour le haut du pont. Anouk trépigne maintenant. Elle se force à ne pas crier « hé, je suis là ! ». Elle se sent un peu stupide. Elle sourit toute seule, soulagée. Quand le flot de passagers est enfin libéré, elle dévale l'escalier trop raide avec sa petite valise chargée qui cogne contre les marches. Puis elle se met à courir et manque de glisser sur la rampe métallique. Elia est là, les bras aussi grands ouverts que son sourire, appuyée contre son vélo rouge au porte-bagage constellé d'autocollants.

Elles avaient peur de ne pas se reconnaître.

Elia distingue la silhouette d'Anouk. Elle a grandi encore. Elle se mord la langue. Les petites filles se moquent de grandir. Anouk court sur le quai en tirant sa valise qui brinquebale sur les grandes pierres disjointes. Elia lui ouvre les bras. C'est leur rituel. Depuis qu'Anouk sait marcher peut-être. Elia, à chaque fois, a le souffle coupé de voir une enfant courir se blottir dans ses bras. Elles rient. « Tu as fait bon voyage ? » Elia lui prend la valise d'une main et l'accroche à la va-vite sur le porte-bagage avec un tendeur. « Ça te va si on rentre à pied ? » Anouk acquiesce en souriant. Polie et comme intimidée.

Sur la route, elles ne savent pas trop de quoi parler. Elles poussent ensemble le vélo déséquilibré à cause de la valise. Elia meuble le silence : « Tu te souviens de la route ? Après le presbytère là, on prend la route du phare... » Anouk hoche la tête. Des voitures passent en trombe à côté d'elles. Anouk sent le poids du vélo qui glisse parfois vers le fossé rempli d'herbes hautes et d'ajoncs. Mais à chaque fois, Elia le rattrape comme si de rien. Elia salue d'un sourire ou d'un signe de tête les quelques personnes qu'elles croisent. Les bretelles du sac à dos cisailent un peu les épaules d'Anouk. Elle écoute sa marraine lui montrer les fleurs de prunelliers qui font comme de la dentelle entre les champs, les ronciers qui deviendront mûres, le bout de l'île caché derrière les peupliers du barrage et les bouquets de pins de la pointe.

Puis il n'y a plus que le bruit de leurs pas sur la route cabossée et le léger tintement surpris que fait le vélo quand il traverse une flaque.

« Regarde, c'est là qu'on tourne, tu vois, le puits, les fougères, la flèche blanche peinte sur la route ? »

Anouk acquiesce, comme si elle se souvenait. Mais ça ne lui dit plus rien ce croisement. Elle attrape des signes autour d'elle. La flèche blanche oui, le puits au couvercle rouillé. Elles montent ensuite la route raide qui mène au minuscule village. C'est là que sa marraine habite. Anouk se souvient par bribes. Une petite maison chaulée, un rosier rouge sombre qui grimpe contre le pignon, une boîte à lettres bleu clair, le jardin de l'autre côté de la route. La porte n'est pas fermée à clé. Elia pose déjà la valise dans la minuscule cuisine. Le vélo est resté appuyé contre le muret de pierres. Anouk s'assied sur un fauteuil fleuri. Elle ne dit toujours rien.

« Tu peux poser ton sac à dos si tu veux, lui murmure doucement Elia. As-tu faim ? Tu veux que je te montre ton lit ? » Mais avant qu'Elia ne puisse saisir l'échelle de bois qui mène au grenier transformé en chambre, Anouk la coupe : « Est-ce qu'on peut aller voir la mer ? » Elle ne se souvient pas du puits au couvercle rouillé, à peine de la route raide qui mène au petit village et de la ruelle qui serpente entre les maisons de vieilles pierres. Mais elle sait que la mer est là, juste en bas.

Elia sourit à la petite fille assise dans le fauteuil avec encore son imperméable et son sac à dos sur les épaules. Sans rien dire, elle attrape son maillot et une serviette accrochés à une patère derrière la porte. « Tu as pris ton maillot ? Tu veux une serviette ? » Anouk acquiesce. Elle a dû ruser pour attraper son maillot dans le carton d'affaires d'été rangé tout en haut de l'armoire. « On n'est qu'au printemps, c'est pas la peine de prendre ton maillot, la mer est glaciale là-bas », lui a asséné son père en l'aidant à faire sa valise. Mais la nuit venue, Anouk a grimpé sur une

chaise pour prendre son maillot, malgré tout. Elia ne sait rien de ça quand elle voit le sourire immense d'Anouk fouillant dans la petite valise déballée au sol. Elle va chercher une autre serviette qu'elle roule dans son panier avec des pulls et les voilà qui descendent le sentier vers la crique.

« On a vraiment le droit d'aller se baigner maintenant ? » demande prudemment Anouk. Il est l'heure de déjeuner. Et ce n'est pas encore l'été où les heures peuvent s'entrechoquer. Quand elle a posé la question, un peu bravache, elle avait juste envie de savoir que la mer était encore là, tout près. Maintenant, elle descend le sentier de terre humide vers la petite crique bordée de roseaux. Elle glisse sur une pierre bleue un peu moussue et elle se souvient. L'odeur d'humus du vallon, le hérisson qu'elle avait surpris un soir, l'été dernier. Les mûres qu'elle cueillait en rentrant de la plage. Là, il n'y a encore que des ronces.

« Non, regarde au bas des ronces... » lui montre Elia. De petites taches violettes. Les premières clochettes. Et puis cachée contre le bord du chemin, une primevère jaune pastel. Anouk s'enfonce parfois dans le sentier encore boueux, enjambe une flaque. Elle aurait peut-être dû mettre ses bottes. Le sentier tourne brutalement.

Elle entend le minuscule ruisseau qui traverse roseaux, sable et galets pour rejoindre la mer. Elle est là. Bleu vert entre les falaises noires. Anouk entend son cœur battre fort. Elle espère qu'Elia ne l'entend pas.

La mer roule doucement sur les galets et assourdit le bruit de tambour du cœur d'Anouk. Elia ne peut pas l'entendre. Mais elle voit Anouk debout, son sac à dos à la main, le regard fixé sur la mer et elle sait.

Ou elle imagine plutôt. Elle choisit de faire comme si de rien n'était et s'approche du gros rocher avec l'anneau rouillé. Le rocher que choisissent celles et ceux qui viennent nager là pour poser leurs affaires. Anouk imite Elia qui se déshabille prestement. Le vent lui paraît froid quand il s'invite sous sa robe une fois qu'elle a retiré ses collants. En quelques gestes elles sont en maillot.

« Viens, ne tardons pas », murmure Elia comme s'il ne fallait pas déranger alors qu'elles sont seules au milieu des falaises. On ne distingue même pas de goéland. Elles avancent maladroitement sur les petits galets râpeux. Elles ont encore leurs semelles d'hiver comme dit Elia. Le dessous des pieds trop fragile, habitués à être chaussés. Cet été, la corne sera faite à force de marcher pieds nus. Elles pourront courir jusqu'à la rive sans vaciller. Mais nous ne sommes qu'à la fin de l'hiver. Alors elles vacillent, leurs bras, ouverts comme des ailes, cherchent l'équilibre. Le froid les fait frissonner. La mer enserre maintenant leurs chevilles. Glacée, elle leur coupe le souffle. « Il ne faut pas douter », chuchote Elia. Elle s'avance d'un air résolu alors que ses pieds ont trouvé le chemin de sable qui serpente au milieu de la crique. Anouk la suit, la respiration coupée. Quand Elia plonge, Anouk a de l'eau jusque sous les bras, levés vers le ciel. Elle hésite à les plonger. Le froid la fait hoqueter. Elle jette ses bras d'un coup en éclaboussant autour d'elle puis elle nage frénétiquement vers Elia. Le goût du sel sur les lèvres, son corps en suspens dans l'eau dont elle ne sent déjà plus la froideur. Elle sent plutôt le sang qui fourmille partout, une joie intense qui s'empare d'elle. Elle nage. Elle nage entre les falaises noires, dans l'eau limpide et glacée.

Elia rit. Et elle rit aussi. Elles n'ont plus peur de déranger. Il y a le bruit de leurs corps qui froissent la mer et qui dérange déjà tout le silence qui enserrait la crique. Elles nagent vers l'horizon et le soleil.

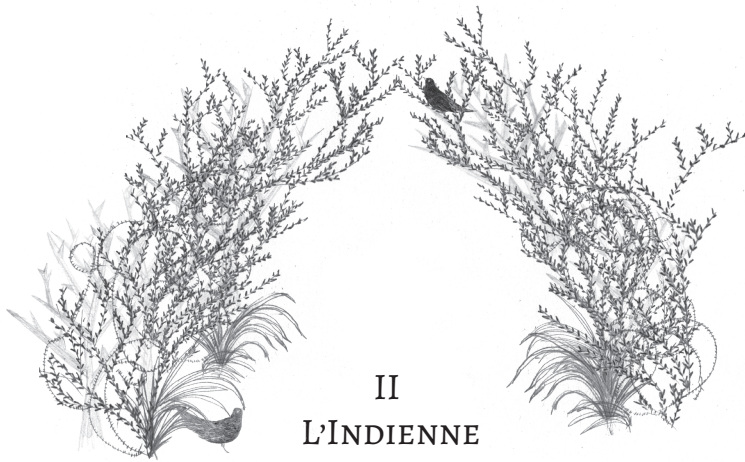
Deux petites bouées blanches se balancent au pied des falaises. L'été dernier, s'éparpillait une multitude de bouées de mouillage et elles serpentaient entre elles, nageaient jusqu'à la toute dernière, la jaune, avant de revenir au rivage.

« Il vaut mieux ne pas s'attarder », dit Elia quand elle croise le regard d'Anouk vers les deux bouées blanches qui scintillent dans le soleil. Elles reviennent déjà. Courent sur les galets sans ne plus rien sentir. Elia attrape une serviette pour y enrouler Anouk avant de la frotter avec force. Puis elle se frictionne à son tour. Elle garde sa serviette enroulée autour d'elle comme si le ciel suffisait à la sécher et elle aide Anouk à s'habiller. Les lèvres de la petite fille sont devenues bleues, Elia s'en veut. La culotte de coton s'enroule d'humidité. Anouk se tortille pour la faire remonter. Le collant aussi refuse de s'enfiler. Elia lui passe un de ses gros pulls de laine qu'elle avait emportés dans son panier. Ça fait comme une robe à Anouk qui rit, au chaud maintenant. Elia s'habille à son tour, un pull de laine, la serviette entortillée en turban sur ses cheveux mouillés puis elles remontent le sentier en silence.

Il est tard quand elles s'assoient autour de la petite table ronde de la cuisine. Elia semble se ficher des heures. Elle peut préparer un goûter pour midi ou un petit déjeuner pour le soir. On peut déjeuner aussi bien en fin de matinée qu'au milieu de l'après-midi, peu importe. Anouk s'y fait. Elle part dans le vallon et revient quand elle a faim. Elia sourit quand elle la

voit apparaître. Parfois la table est dressée avec un bouquet de fleurs de champs tout juste cueilli. Parfois elles se mettent à éplucher ensemble carottes et oignons. On connaît l'heure du jour selon la lumière du ciel ou le ton de l'émission de radio qui est sans cesse allumée.

Quand il pleut, les heures semblent raccourcir, elles prennent le goûter dès que le gâteau sort du four, regardent des films ou bouquinentcollées l'une à l'autre sous l'édredon d'Elia en écoutant le vent et la pluie tambouriner dehors. Anouk n'a aucune idée des jours qui passent.



« Il y a une fille qui est arrivée chez l'Indienne ! » Pia se laisse tomber par terre en même temps qu'elle laisse tomber ces mots. D'un mouvement d'épaules, elle fait aussi tomber son sac à dos lourd de livres et de cahiers. Accroupis en rond autour d'une vieille bobine de chantier, les autres la regardent. Les autres c'est Vanessa, Inès, Gabriel et celles qu'on appelle les trois M. : Maelenn, Morgane et Mona.

Les trois M. se sont assises sur les 3 parpaings qu'elles ont chipés au chantier pour en faire des tabourets. Les 3 M. sont tellement inséparables qu'elles finissent par se ressembler. Cheveux sombres et lisses toujours détachés en une longue chevelure encadrant leur visage, jean noir, veste noire, baskets noires. Elles sont une bande dans la bande. Elles débarquent ensemble à la cabane, jamais l'une sans l'autre.

La cabane c'est celle de derrière l'école. Car la bande en a plein d'autres des cabanes sur l'île. Mais quand on dit « La cabane » c'est celle de chaque matin. Où on se retrouve avant que ne sonne la cloche et après la classe. Il faut traverser le terrain vague du chantier, juste avant l'école, là où il y a le tas de sable et de gravats. Il faut le contourner. Il se dit que ce sont des sables mouvants...

Souvent Pia et Inès pestent à cause de leurs chaussures trempées parfois crottées de boue à force de traverser le terrain humide. Les trois M, elles, s'en fichent de l'état de leurs baskets. Gabriel aussi. Gabriel, la seule chose dont il prend soin c'est de ses cheveux bruns, qu'il tresse ou ramasse en chignon. Vanessa, on ne sait pas. Il y a des jours où elle arrive à la cabane en vieilles baskets trouées, d'autres en bottines pailletées comme si elle pouvait traverser les herbes hautes, enjamber les gravats ou les tas de palettes sans jamais toucher la boue. Ce jour-là, elle a enfilé un tutu en tulle sur un legging alors plutôt que de s'avachir par terre comme Pia, elle est restée accroupie. Elle la regarde et lui fait signe de poursuivre. Elle a déjà entendu l'histoire car avec Pia elles font le chemin ensemble, elles habitent le même lotissement.

– Cette fille, je pense, elle a notre âge.

– Tu l'as vue où ?

– Dans le vallon, je cherchais le Tigre (Le Tigre c'est sa chienne, on aurait plutôt dit le nom d'un gros chat colérique c'est vrai, mais Pia n'est pas toujours logique). Et là, je l'ai vue ! Elle avait un bâton et se frayait un chemin entre les fougères. Elle avait l'air de savoir y faire, genre d'avoir toujours vécu dans un vallon... Je l'ai pistée. J'ai failli me faire voir mais finalement non. Et alors je l'ai aperçue rentrer chez l'Indienne.

– Et t’as retrouvé Le Tigre ? demande Gabriel
– Pfff, oui, elle était partie à la vieille ferme retrouver les autres comme toujours. Mais on s’en fiche du Tigre... Ça vous fait rien, là ce que je vous raconte ? s’insurge Pia en regardant les autres un par un. Y’a une fille qu’on connaît pas, qui se fraye un chemin dans notre vallon alors qu’elle devrait être en classe ? Parce que c’est pas encore l’été que je sache pour voir débarquer des filles d’ailleurs, comme ça ? Et en plus elle va chez l’Indienne...

Les trois M restent impassibles comme si elles étaient habituées aux histoires de Pia. Gabriel trace des dessins dans la terre avec un bâton. Inès semble attendre aussi de voir ce qui va se décider, mains dans les poches de son blouson, sac à dos encore sur le dos. Elle n’arrive pas à savoir si c’est grave ou pas. Il y en a tellement des vallons sur cette île, elles iront ailleurs si cette fille reste. Mais elle n’ose pas trop dire ça.

Alors Vanessa tranche, pragmatique :

– Bon, je vous propose qu’on mène une enquête. Pour comprendre pourquoi la fille est là. Si elle menace notre vallon ou pas. Et puis, on en apprendra peut-être un peu sur l’Indienne...

Elle n’a pas fini que la cloche résonne au loin et les voilà qui sortent de la cabane et s’éparpillent dans le champs comme une volée de moineaux, courant vers le préau. Elles et Gabriel comme on les nomme souvent plutôt que de dire « ils », ce qui ne convient pas à une bande de six filles et un garçon (c’est étrange mais c’est comme ça, sur l’île seul un garçon est né cette année-là), Elles et Gabriel courent ensemble, sans s’inquiéter d’arriver la dernière et de se faire rouspéter.

Il n'y a jamais de dernière, ni de dernier dans la bande. Et la bande en fait, c'est la classe toute entière. Sur l'île, ils ne sont que sept enfants à avoir neuf ans, les six mêmes depuis la maternelle, plus Inès qui est arrivée il y a deux ans. Depuis sa classe, la maîtresse les voit courir, sauter par dessus les herbes hautes, alors elle ouvre la porte en souriant et le vent froid et humide des matins de fin d'hiver s'engouffre dans la salle.

À la fin de la journée, les fenêtres de la classe sont embuées et le terrain vague n'est plus qu'une tache vert sombre mouillé. Chacune attrape sac à dos et blousons. À la maîtresse qui essuie le tableau, elles et Gabriel crient à demain puis sans besoin de se passer le mot, la bande rejoint les vélos posés sous le préau. Les autres classes s'ébrouent aussi dans la cour de récréation. Ça crie, ça joue. En poussant les vélos, le petit groupe se faufile entre les parents qui attendent au portail. Puis, comme un gang de motards aguerri, Elles et Gabriel enfourchent leur bicyclette, accrochent leur casque sous le menton et s'élancent les unes derrière les autres, longeant le terrain vague pour attraper la route du phare.

Le puits, les fougères, la flèche blanche peinte sur la route. Les sept vélos dessinent une courbe pour prendre l'embranchement mais au lieu de monter jusqu'au village, ils s'arrêtent devant une boîte aux lettres rouillée enfouie dans un taillis. C'est là qu'Elles et Gabriel poussent leur vélo, sous les branches encore dépourvues de feuillage. Chacune planque là aussi son sac à dos sous l'enchevêtrement de branches. Inès retourne sur la route pour inspecter le camouflage.

« On aperçoit le casque rose de Pia et le guidon de Gabriel. »

Elle se penche d'un côté, de l'autre, pour vérifier que tout est dissimulé et retourne d'un bond dans le taillis quand elle entend une voiture passer. La bande retient son souffle, accroupie entre les branches.

Une fois la voiture passée, chacune se relève, Vanessa retire son tutu de tulle par dessus son legging puis elle le bourre à la va-vite dans son sac à dos pendant que les autres commencent à s'enfoncer dans l'étroit chemin laissé par leurs traces précédentes. Elle presse le pas pour les rattraper. Personne n'a envie d'emprunter ce chemin seul. Ce n'est même pas un chemin. Sans leur feuilles, les branches des arbres sont menaçantes, pointues, comme aiguisées. Pia et Inès, à la tête de la petite colonne ont ramassé des bâtons et elles écartent les branches, effrayant les bêtes qui pourraient se trouver là. Les autres les suivent, piétinant le sol boueux. Chacune semble hésiter entre avancer en silence pour ne pas se faire remarquer par les habitants de ces taillis ou faire du bruit pour les effrayer. Ça fait comme un entre-deux. Personne ne parle mais chacune martèle le sol avec les pieds.

Elles et Gabriel ne sont pas venues là depuis la fin de l'automne peut-être. Mais personne ne semble être passé non plus. L'étroit sentier à peine visible entre les branches débouche sur une minuscule clairière. Il y a là des troncs d'arbres morts couchés en travers, des flaques qu'il faut enjamber, un vieux lavoir abandonné vert de mousse et une cabane qu'on discerne à peine entre les branchages.

Pia s'accroupit et s'y faufile. Inès s'agenouille sans se soucier de la boue sur son legging et lui chuchote :
« tout va bien ? »

Les autres semblent faire le guet autour.

– Des branches sont tombées, mais c'est tout je crois. Je vais regarder si on a touché à la boîte...

– Attends, on va t'aider.

Morgane et Mona se faufilent à leur tour. Gabriel, Maelenn et Vanessa se dispersent autour pour monter la garde. Il ne faudrait pas qu'on les surprenne. À l'intérieur de la cabane, les filles poussent branchages et feuilles mortes qui recouvrent la grosse pierre presque ronde que la bande a traînée là. Elles se mettent à trois pour la faire basculer. Des cloportes s'égayent en pagaille.

– Brrr... Pia déjà dégage la boîte à gâteaux rouillée. Du bout des ongles elle l'ouvre.

– Ça va ? chuchote Inès depuis le dehors.

– Ça va, y'avait juste plein de cloportes ! répond Mona.

Le couvercle résiste un peu mais il finit par s'ouvrir. Dedans, bien rangés, se trouvent quelques cordages, des morceaux de fils électrique coloré, un couteau, une boîte loupe, une vieille lampe de poche carrée rouillée, et un carnet humide.

– C'est bon, on a tout !

Les trois filles referment soigneusement la boîte et replacent la pierre. Puis elles ressortent.

– Bon, tu vois, la fille n'est pas venue là... chuchote sur un ton accusateur Gabriel. C'est rien qu'une histoire à toi encore...

– Les histoires de Pia, tome 5, siffle Morgane.

Pia hausse les épaules.

– Ça se trouve elle est venue mais elle n'a rien touché, voilà tout.

– Ça se trouve la fille dont tu parles n'existe même pas, raille Maelenn. T'as peut-être juste cru voir une fille et tu as inventé ces balivernes.

– T'as vu un mirage tance Mona. Ça arrive plein de

fois, j'ai lu ça. Parce que c'est vrai qu'une fille d'ailleurs sur l'île alors qu'il y a école, c'est pas possible.

Vanessa fait un signe des mains pour calmer les choses.

– Bon c'est pas grave. De toutes manières, on devrait faire ça plus souvent, le tour des cabanes. Pour s'assurer que personne n'est venu... Et puis faudra revenir la rafistoler celle-là.

Tout le monde acquiesce. La bande a plusieurs cabanes sur l'île, une dans ce vallon, une autre dans le bosquet aux engoulevants, une autre au creux du vieil arbre qui pleure, derrière le château d'eau, une dernière dans un blockhaus abandonné... Mais l'hiver, durant le temps des tempêtes et des sentiers boueux impraticables, Elles et Gabriel les abandonnent peu à peu, ne se retrouvant qu'à la cabane de l'école, la plus solide avec ses murs en palettes et son toit fait d'une plaque de plexiglas. La cabane du vallon, elle, faite seulement de branchages s'est presque effondrée.

Pia et Inès poussent une vieille souche pour en masquer l'entrée, les autres piétinent la terre pour effacer les traces des chaussures et les voilà repartis. Cependant, au lieu de reprendre le sentier étroit par lequel Elles et Gabriel sont venus, la bande remonte par l'autre côté du lavoir. Sans besoin de se concerter. Leur devise, c'est de ne jamais revenir sur leurs pas. Dessiner des boucles, des nouveaux sentiers, ne jamais rebrousser chemin. Cette fois-ci c'est Gabriel et Vanessa qui prennent la tête de la petite colonne bâton à la main. De ce côté, quelques pas derrière le lavoir, se dessine un chemin creux sous la voûte de grands arbres. Nul besoin de se frayer un passage entre les branches.

– Ça pue ! peste Maelenn.

– C'est l'ail triquètre, cingle d'un ton boudeur Pia,

tête baissée sous la capuche de son blouson argenté.

– Ben oui je sais bien que c'est l'ail triquètre, mais ça pue quand même...

– Ma mère elle n'arrête pas du faire du pesto avec, beurk... La voix de Mona dégouline de dégoût.

– Ben, moi, j'aime bien... Gabriel caresse du bout des doigts les tiges souples innombrables qui se penchent autour du sentier, dégageant une odeur entêtante.

– Chut ! ordonne soudain Vanessa en stoppant net et tout le monde s'immobilise derrière elle, avant de s'accroupir au milieu des touffes d'un vert presque fluo. À quelques mètres, le sentier débouche sur une ruelle du village où viennent d'apparaître deux silhouettes enturbannées.

– C'est la fille et l'Indienne ! chuchote Pia, toute excitée. J'avais bien dit !

Toujours accroupie, la bande se met à avancer lentement, à couvert. Seul le bruissement de leurs corps se fait entendre. Il faut dire qu'Elles et Gabriel se sont souvent entraînées à pister et à rester cachées entre les quelques arbres qui poussent sur l'île. Les sept se tiennent maintenant à l'orée du sentier et aperçoivent de dos les deux silhouettes enturbannées de serviettes de bain.

– Vous voyez, j'avais bien dit, répète Pia en faisant tomber sa capuche pour mieux voir et écouter. J'le savais ! C'était pas des balivernes !

– Chut, houspille Vanessa qui a peur de se faire repérer.

Mais soudain, un craquement dans les fourrés et le souffle rauque d'une bête fait crier Mona et sauter la troupe. Des oiseaux s'envolent brutalement. Tournés vers le fouillis de branchages d'où provient le bruit, Elles et Gabriel se serrent les uns contre les autres quand apparaît le Tigre aux pattes boueuses.

– Pfff, quelle idiote celle-là ! Elle a manqué de nous faire repérer ! peste Vanessa

– Elles sont parties ? chuchote Inès. Tombée par terre au milieu des autres quand elles se sont toutes accroupies, Inès ne distingue rien d'autre que des sacs-à-dos et des manches de blousons.

Vanessa se relève doucement et jette un coup d'œil vers la ruelle. Elle aperçoit les silhouettes aux turbans qui tournent au coin, indifférentes au barouf produit par le Tigre. Le Tigre qui passe maintenant sa langue d'un visage à l'autre, la queue frétilante.

– Bon, récapitulons ce qu'on sait, tranche Vanessa ignorant la joie de la grande chienne jaune. La bande s'accroupit en cercle autour d'elle. Un : Il y a une fille d'ailleurs qui est là alors qu'il y a école. Deux : Elle est pas venue dans notre cabane. C'est pas forcément un danger.

– Euh, elle est pas encore venue, je dirais plutôt ! interrompt Pia qui a passé un bras autour du Tigre. Je l'ai vue l'autre jour dans le vallon, c'est pas dit qu'elle ne continue pas ses explorations et alors là, elle sera peut-être un danger...

– Arrête de me couper la parole, s'énervé Vanessa. On peut pas dire encore si c'est un danger ou pas, on n'a pas de preuve. Je reprends : Trois : La fille connaît l'Indienne. Elle se met des serviettes en turban sur les cheveux donc elle est peut être indienne aussi...

– C'est pas juste qu'elles sont allées nager ? ose Gabriel tout en refaisant son chignon.

– Mais arrêtez de me couper la parole !

– Nous, on n'a pas encore été nager... chuchote Mona

– Oui on pourrait y aller, répondent en chœur Morgane et Maelenn

Et Pia alors de s'énervé.

– Bon, qui s'intéresse encore à cette enquête ? On

laisse tomber et on va se baigner, c'est ça ?

- Non, non, non ! Vanessa fait un geste des mains pour calmer tout le monde. Mais si certaines d'entre nous vont se baigner, ça pourrait être une bonne couverture pour enquêter... Parce que ça suffit pas comme explication. Vous mettez des turbans vous quand vous allez nager ?

Les autres nient de la tête.

- Mmmm. Faut qu'on rentre là, conclut Vanessa en regardant sa montre. Rendez-vous demain à la cabane et chacun vient avec un plan d'action !

Suivie par le Tigre, la bande se relève, traverse le village et dévale en courant la route qui mène jusqu'à la vieille boîte aux lettres rouillée où sont restés cachés vélos et sac à dos.

III

LE ROCHER BLEU



Anouk et Elia, elles, retournent se baigner presque chaque jour. Mais parfois l'une d'elles n'en a pas envie. « On n'est pas obligées, ce n'est pas une compétition, cette affaire-là... Il y a des jours où l'on bouillonne et on a besoin de plonger dans la mer froide pour retrouver ses esprits, il y a des jours où l'on frissonne et la mer ne serait qu'aiguilles et couperets pour nous taillader... Il faut écouter ses jours », murmure Elia, blottie avec Anouk dans le fauteuil fleuri.

Un de ces jours frissonnants, Elia propose à Anouk d'aller voir de l'autre côté de la falaise. Elle connaît un recoin de rochers où s'abriter du vent. Elles emportent le panier de maillots et de pulls chauds, pour si jamais. Anouk enfle ses bottes de caoutchouc et les voilà qui redescendent le sentier. Mais arrivées aux roseaux, elles les contournent pour trouver un étroit sentier qui serpente de l'autre côté. Il faut grimper sur quelques rochers pour retrouver la lande et alors elles sont au sommet. D'un côté la crique aux roseaux, de l'autre un minuscule port encombré de rochers noirs. En face, l'océan.

Elia fait signe à Anouk pour descendre vers un rocher plat et lisse qui surplombe la mer.

– Il s'appelle comment ce rocher ? demande Anouk.

– Je ne sais pas, souffle Elia en posant son panier contre la falaise avant de retirer ses baskets usées. Anouk s'assoit pour l'imiter et se défait de ses bottes trop lourdes. Le rocher est chaud contre ses pieds nus, comme s'il palpitait à l'abri du vent qui semble avoir disparu.

– Il doit avoir un nom. Un rocher comme ça, ça a un nom, non ? insiste Anouk. Elia contemple la pierre plate qui brille quand le soleil apparaît. Elle a été lissée par la mer. Des marches ont été comme sculptées pour y descendre et dans le recoin abrité, dos à la falaise, se dessinent des creux comme les creux que laissent nos corps dans de vieux canapés.

– Oui, tu as raison, il doit avoir un nom, il faudra demander...

Anouk s'est avancée sur les marches. On ne saurait dire si elles ont été creusées par les hommes, les femmes qui vivaient là il y a des années ou bien par la mer. Peut-être par les deux. Peut-être qu'elles ont été taillées à coups de burin pour

ensuite être polies par les vagues... Le pied d'Anouk y entre tout juste. Une vague glacée le mouille. Elle remonte son pantalon et retourne vers sa marraine adossée contre la falaise.

– Tu n'as pas envie de nager ?

– Je ne sais pas...

Le vent ride la mer brusquement. Anouk fait le tour du rocher. Elle aperçoit des brins de criste marine qui poussent entre les interstices, quelques armées maritimes aussi, elle articule pour elle seule, pour se souvenir, «ar-mé-rie ». C'est Elia toujours qui lui a montré ces fleurs fragiles et mauves, on dirait du papier de soie froissé délicatement par le vent. On dirait qu'elles n'ont besoin que d'embruns pour vivre. Anouk pense à l'Amérique pour se souvenir de leur nom. Les dernières fleurs avant l'Amérique qui est juste devant, de l'autre côté de l'océan... Mais il y a un r avant, comme la houle qui gronde sur les rochers... aRmée... Elle se demande comment Elia se souvient de tous ces noms. Sa marraine salue les plantes comme elle salue les voisins sans jamais se tromper de nom... Pourtant elle ne connaît pas le nom du rocher....

– Pourquoi tu ne connais pas le nom du rocher ? Anouk caresse du bout des doigts la pierre sur laquelle elles sont assises.

– Tu sais, quand je suis venue habiter ici, j'étais grande déjà. Là où j'ai grandi, de l'autre côté, je connaissais le nom des lavoirs et des moulins à marées. Mais ici, je n'avais pas de grand-mère qui pouvait me raconter les histoires de l'île ou le nom des rochers. Les fleurs et les oiseaux, on les trouve dans les livres. Mais le nom donné aux chemins, aux vallons ou aux rochers, il n'y a que les gens d'ici qui peuvent te raconter...

– Et il n'y a pas de gens d'ici qui t'ont raconté ?

– J'ai pas demandé... Elia se relève, comme gênée. J'ai des fourmis dans les pieds, on rentre ?

Elles reviennent sur leurs pas en silence. Elia repense à la question d'Anouk. C'est vrai, elle ne connaît rien de l'histoire de cette île où elle habite depuis plusieurs années maintenant.

Elle est venue ici pour vivre au milieu de la mer. Elle sait où trouver betteraves maritimes et ormeaux, où cueillir les plus belles ombelles de sureau, les figues ou les pommes les plus sucrées.

Mais elle apprend les noms de lieux comme une succession de simples sons sans signification. Poul-ziorek. Porhig. Ça sonne comme une langue étrangère. Elle sait que ti veut dire maison et c'est bien tout. Elle soupire. Et elle sent alors la main d'Anouk attraper la sienne. « On peut pas tout savoir » murmure la petite fille. Elia sourit.

Elles remontent le sentier main dans la main quand elles entendent des cris et des bruits de ballons. Elia tend l'oreille. « C'est bizarre d'entendre des enfants ici quand ce n'est pas les vacances... »

Sur la petite place se tient une partie de foot, l'entrée d'une des ruelles étroites faisant office de but. Mais quand Elia et Anouk s'approchent, la bande d'enfants part en courant vers le bas de la rue où ils ont laissé leurs vélos et ils les enfourchent pour disparaître. Le « bonjour » qu'Elia a lancé résonne dans le silence.

– C'est qui ? demande Anouk

– Ce sont des enfants d'ici. Mais d'ordinaire ils ne viennent jamais jouer là. Je les aperçois parfois dans le vallon, ils ont une cabane près du lavoir. C'est bizarre, on leur a fait peur ?

– Tu les connais ?

– Non, juste de loin. On dirait une bande d'hiron-

delles, tu sais. Elles viennent au printemps faire leur cabane et dès que je m'approche elles s'envolent...

– Tu ne sais pas leur nom ?

– Non... Pourquoi ? Tu voudrais les connaître ? Aller jouer avec eux ?

– Non, non, non , assène Anouk d'une voix sans appel. J'aime mieux être seule avec toi...

– C'est bien aussi parfois de jouer avec d'autres, non ? Plutôt que de rester seule.

– Ben toi, tu vis bien toute seule !

– Oui, maintenant oui. Mais pendant longtemps, tu sais, j'ai habité la grande maison rouge avec tes parents, et puis Nina, Caroline, Barbara, Pierre, la bande tu sais...

– Tu faisais partie d'une bande aussi ?

– Oui, rit Elia en sentant remonter des souvenirs doux et amers à la fois. On ne disait pas la bande des hirondelles, mais la bande de la grande maison rouge.

– Celle avec la porte noire et les fleurs blanches et jaunes peintes dessus ?

– Ben oui, comment tu connais sa porte ?

– Maman a une photo dans la cuisine avec une maison rouge et cette porte...Mais il n'y a que Papa et elle sur la photo. Il n'y a pas toi... Pourquoi vous êtes partis de la maison rouge ?

Elia soupire. Depuis un moment elles sont arrivées à la maison et Anouk s'est assise sans plus de manières dans le fauteuil fleuri. Elia secoue les affaires du panier, se rend compte qu'elles ne sont pas mouillées ni ensablées, alors elle les replie et les remet dans le panier comme pour s'occuper les mains. Elle s'appuie légèrement contre la gazinière. Saisit la bouilloire.

– C'est une longue histoire dont je ne me rappelle même plus les détails... soupire-t-elle. Voilà, un jour on est tous partis de la grande maison rouge pour

plein de raisons différentes. Tes parents sont allés dans les montagnes noires, et puis tu es née. Moi je suis venue ici, je voulais habiter au milieu de la mer. Voilà tout.

– Et ça te manque, d'avoir une bande ? Parce que moi, ça ne me manque pas du tout...

– Aujourd'hui ça ne me manque pas... murmure Elia

– Ben voilà, tu vois, on est pareilles...

Elia ne répond rien. Elle sort des biscuits aux noix, de la confiture de mûres. Puis elle verse le thé chaud dans les tasses bleues. Ces tasses de céramique émaillées d'un bleu profond, rapportées d'un voyage au Sud lors d'un été éblouissant justement, avec la bande de la maison rouge. Anouk s'est plongée dans une bande dessinée. Elle relève la tête pour prendre un biscuit et le tremper dans la confiture de mûres dont Elia a rempli un tout petit bol. Elia ne pose jamais les pots de miel ou de confiture directement sur la table, elle en verse quelques cuillerées dans de minuscules coupelles de grès, on dirait des bols de poupée. Comme on verserait de la peinture sur une palette. Après, chacun se sert entre les couleurs.... Anouk lèche la confiture autour du biscuit avant de le croquer.

– Tu sais, j'aimerais mieux être la seule enfant dont tu t'occupes... lance-t-elle sans regarder Elia, comme concentrée sur la confiture de mûres qui pourrait dégouliner.

Elia la regarde surprise. Elle est un peu penaude, Anouk. Pas très fière de cette sorte de jalousie qu'elle ressent.

– Mais tu es ma seule filleule ! Et même s'il y a d'autres enfants qui viennent parfois chez moi, ça rien à voir avec toi. Je t'aime trop...

Elia esquisse un geste pour prendre Anouk dans ses bras mais l'accoudoir du fauteuil fleuri les gêne. Anouk reste tapie au fond du fauteuil et elle se replonge dans sa BD pendant qu'Elia s'adosse de nouveau contre la gazinière et sirote son thé, pensive. Puis elle débarrasse. Elle est en train de laver les tasses quand Anouk reprend :

– Et les hirondelles là, elles viennent chez toi, parfois ?

– Non, je t'ai dit. Je ne les connais pas. Elles ne viennent jamais par ici. Je crois que je leur fais un peu peur... C'est pour ça que je les appelle les hirondelles. C'est la première fois que je les aperçois jouer ici, c'est étrange.



IV

LES TENNIS BLANCHES

Inès frotte ses tennis blanches avec une poignée d'herbe. Ça fait une tache verte par dessus le trait de cambouis laissé par la chaîne de son vélo où elle s'est empêtrée en arrivant.

– Tu fais de l'art ? La moque Gabriel. Elle hausse les épaules, crache un peu de salive sur le bout de ses doigts et frotte encore. Le vert de l'herbe se gomme légèrement tout en s'étalant un peu plus avec le cambouis et manque de marquer le rond de cuir jaune vif cousu sur le côté, sous un liseré bleu roi.

– Dans son lycée, ma sœur a une copine qui fait ça comme métier. Elle lave les baskets blanches pour les rendre comme neuves et après elle les décore...

– C'est un métier ça ? demande Inès.

– C'est pas un métier si elle est au lycée, coupe Pia arrivée entre temps à la cabane et qui se laisse tomber par terre en soufflant. Elle se tortille un peu pour s'adosser à la vieille porte de bois qui forme le mur du fond de la cabane, coincée entre deux palettes et assène : On n'a pas de métier encore quand on est au lycée.

– Ben, si c'est un métier, parce qu'elle gagne de l'argent comme ça... se défend Gabriel.

– Pfff, n'importe quoi !

Mal lunée, Pia se renfrogne et enfonce ses mains les poches de son blouson argenté.

– Et c'est cher, tu crois ? Inès regarde la tache sombre qui s'étale maintenant sur le bout de ses tennis.

– Oui, ma sœur dit que les gens ils sont prêts à payer cher pour ça, qu'elle aurait dû y penser vu qu'elle aussi elle aime bien dessiner et décorer....

– Et elle sait aussi nettoyer le blanc, ta sœur ?

– Franchement, je sais pas. Ma sœur, elle est douée surtout pour les paroles en l'air. Tu pourras lui demander directement quand elle rentrera ce week-end, mais comme je la connais, elle te fera payer une fortune et à la fin t'auras une paire de tennis repeintes en vert crocodile !

– Bon, laisse tomber je n'ai pas d'argent et mon père sera tellement furieux quand il verra la tache... Il ne voulait pas m'acheter des tennis blanches.

– Salut, salut ! Chaussée de bottes ourlées de fausse fourrure, Vanessa fait irruption dans la cabane suivie de près par les trois M.

– Vous êtes pas un peu en retard là ? gronde Pia, toujours de mauvaise humeur en regardant sa montre.

– Oh ça va ! lancent d'une seule voix les trois M.

– Non ça va pas. Ça caille, on vous attend, et Inès a foutu en l'air ses tennis.

– Mais non, elles sont quand même pas foutues mes

tennis! s'exclame Inès soudain inquiète, en tendant son pied devant elle pour vérifier.

– Qu'est ce que t'as fait ? demande Vanessa en inspectant la tache verte marron caca d'oie. T'as voulu faire un camouflage de guérilla ?

– C'est mon vélo... Inès frotte énergiquement avec son pouce le faux cuir blanc...

– Il a du cambouis vert ton vélo ? la taquine Morgane qui, elle, porte ses sempiternelles baskets noires avec son jean noir et son sweat noir. Et s'en fiche vraiment des taches de cambouis. Tout comme Mona et Maelenn.

– Mais eh oh, on est pas là pour discuter des chaussures d'Inès quand même ! s'énerve Pia.

– Mais c'est toi qu'en parle ! Gabriel lève les bras au ciel et manque de toucher le toit de plexiglas de la cabane qui laisse filtrer un peu de lumière grise.

Inès en profite pour changer de position, elle se met à genoux, et cache ainsi ses tennis sous ses fesses.

– On est là pour parler de quoi, en fait ? demande Mona assise entre Maelenn et Morgane, sur les parpaings.

– Ben toujours la même rengaine, soupire Vanessa, la fille d'ailleurs et l'Indienne...

– Ah, ça. Ben, nous rien à dire ! Maelenn saisit un bâton et trace les lettres RAS sur le sol de terre. Rien à signaler comme dirait Pia. On a été se baigner à la crique des roseaux et à celle du rocher de la Vache. On n'a vu personne.

– Euh, on n'a pas vraiment été se baigner, ose Morgane.

– On s'est mouillé les pieds... Mona secoue les orteils comme pour les réchauffer

– Jusqu'au dessus des genoux quand même! Maelenn s'agace. J'aurais été plus loin si vous aviez pas eu si froid.

– Ben t'avais qu'à y aller toute seule... murmure Morgane.

– Eh !!! C'est quoi cette humeur massacrant l'air ? s'écrie Vanessa. On s'en fiche que vous ayez mouillé vos cheveux ou pas, on fait pas de compèt'. Nous, on n'a pas été...

– Brrr non, moi j'aurais pas été, les filles. Inès referme la fermeture éclair de sa doudoune rose fuschia comme si elle avait froid soudain.

– Bon, et alors quoi ? s'impatiente Pia

– Ben RAS comme j'ai dit répète Maelenn. On a été mais on a rien vu, pas une trace. On n'a rien trouvé.

– Euh si, on a trouvé une poche d'œuf de raie... interrompt encore Mona en ouvrant son sac à dos pour montrer la trouvaille.

Mais alors, la cloche sonne et tous bondissent hors de la cabane. Mona referme le zip et s'élance derrière eux. En courant, Pia crie :

– Bon ben, on fait quoi ?

– On se retrouve ici ce soir et on avise ! tranche Vanessa qui, décidément, est celle qui met les points finaux à toute discussion.

Quand la classe se termine, Gabriel et les trois M. se font embarquer dans une partie de balle aux prisonniers avec les plus grands. Pia les regarde, impuissante, elle lâche un gros soupir et elle attrape son sac à dos d'une bretelle avant de chercher son vélo. Mais Inès et Vanessa lui sautent presque dessus, la serrant dans leurs bras.

– Eh t'en fais pas... murmure doucement Inès. On trouvera un autre moment pour poursuivre cette enquête...

Les trois filles sortent de l'école en poussant leur vélo sur la route.

– Moi j'aime bien tes histoires, ajoute Inès d'une

voix rassurante

– Mais c'est pas des histoires ! peste Pia. Vous avez bien vu qu'elle existe cette fille !

– Oui mais ça se trouve y'a rien, elle est juste là en vacances et c'est tout... tempère Vanessa

– Non, mais je rêve, c'est pas les vacances ! Tout le monde sait que c'est pas les vacances !

– Et si elle vient d'un autre pays ?

– Ben, si elle vient d'un autre pays, il faut qu'on sache... C'est comme avec l'Indienne, s'énerve Pia. Vous êtes d'accord avec moi quand même pour dire qu'elle est mystérieuse cette femme ? Elle habite seule, on la voit dans le vallon cueillir des plantes pour en faire des potions magiques, elle s'enturbanne les cheveux comme une Indienne des Indes quand elle va nager, les autres jours elle se tresse les cheveux comme une Indienne des Amériques, elle porte des robes que personne ne porte ici. On ne sait pas d'où elle vient. Moi, elle m'intrigue.

– Nous aussi, l'assurent Vanessa et Inès, c'est juste que...

– C'est juste que, quand l'enquête s'avère plus ardue, vous abandonnez, vous préférez jouer à la balle aux prisonniers !

– Mais non ! Arrête un peu ! Vanessa et Inès immobilisent brutalement leur vélo.

De toutes manières, elles sont arrivées à l'entrée du lotissement où habitent Vanessa et Pia. Inès elle doit poursuivre seule. Elle habite une vieille maison de pierre isolée de tout, près de la côte. Elle aimerait mieux habiter là, dans ces rues quadrillées, rassurantes, goudronnées, plutôt qu'au bout du chemin de terre plein d'ornières et de boue où elle ne manquera pas de tacher encore une fois ses tennis. Mince, ses tennis ! Elle avait oublié. Elle regarde ses pieds et voit la tache qui semble avoir grandi encore.

– Tu t'inquiètes encore pour tes chaussures? lui demande gentiment Pia. Si ça se trouve, tu sais, l'Indienne, elle a une potion magique pour ça !

– Tu crois ? Inès ouvre grand les yeux. C'est que je sais déjà ce que mon père va dire... Que je suis maladroite. Qu'il n'aurait jamais dû m'acheter de baskets blanches...

– Il est trop bête ton père, siffle Vanessa. Elles sont tellement belles tes tennis blanches avec leur soleil jaune. C'est forcé que ça se tache des tennis blanches, dans la vie on ne marche pas que sur du lino ou de la moquette. Bon, là c'est vrai que c'est une moche tache, mais on s'en fiche, non ?

– J'arrive pas à m'en fiche... murmure Inès, décontenancée. Pourtant elle n'y avait guère pensé à cette tache pendant la journée. Mais là, d'un coup, elle se sent fautive.

Les trois filles tiennent leur vélo entre les jambes et regardent fixement par terre la tennis blanche tachée de vert caca d'oie. Elles ne voient pas alors les deux silhouettes qui passent juste à côté, une pile de livres accrochée au porte-bagage.

– Tu sais quoi ? Propose Pia. T'as qu'à rester dormir à la maison ce soir. Comme ça, ton père il verra pas la tache. Et demain c'est mercredi, on va chez l'Indienne lui demander une potion magique. Ça nous fait un bon prétexte pour en savoir plus...

– Mais ça te fait pas peur d'aller chez l'Indienne ?

– Ben non, pourquoi on aurait peur ?

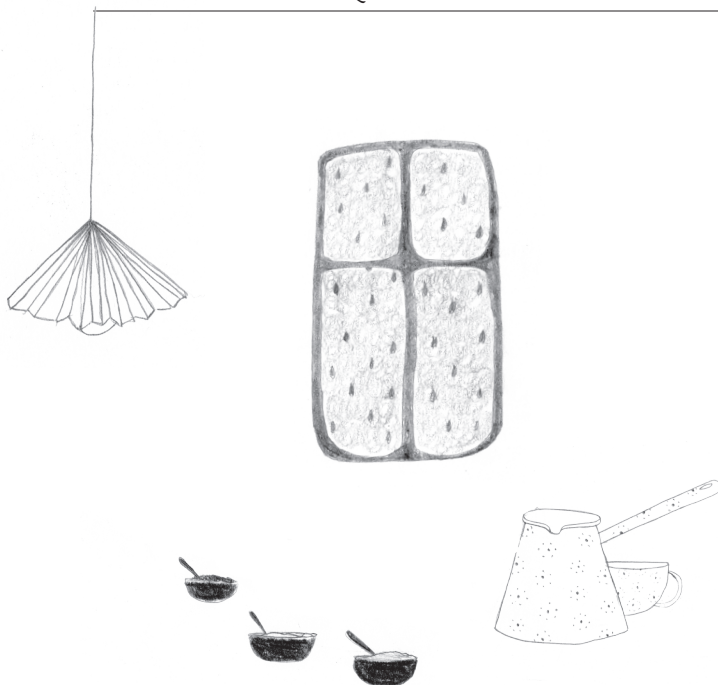
– J'sais pas, répondent en chœur les deux filles.

– Bon c'est vrai que là, j'ai plus peur de rentrer chez moi ce soir que d'aller chez L'Indienne... sourit Inès.

– Allez, viens ! Pia la prend par le bras. On va chez moi. Ma mère appellera ton père.

Toute la mauvaise humeur de Pia, accumulée depuis le matin, s'est dissipée à l'idée qu'Inès reste dormir. Les trois filles font quelques pas vers le lotissement et, comme si elle les avait entendues, le Tigre déboule en courant et leur saute dessus joyeusement.





V.

LE GARRIPEUCHÉR

Anouk écoute le bruit de la pluie sur les ardoises. Elle se frotte les yeux. Il fait jour et elle entend Elia, dans la cuisine, juste en bas. Elle s'étire, repousse l'édredon chaud et enfle ses chaussons pour descendre l'échelle de meunier. Elia sort des petits pains chauds du four. Elles se sourient. Le bruit de la pluie mêlé à celui de la radio suffit. Anouk aime bien ça, ce silence qui n'effraye pas Elia. Sa marraine ne lui demande jamais « à quoi tu penses ? ».

Elle boit son chocolat chaud par gorgées, sent le beurre fondu sur la mie chaude qui dégouline entre ses doigts. Elia s'en fiche aussi de ça. Des taches sur le pyjama ou des miettes sur la table. Après, elle frotte la table de bois pour y poser son panier rempli d'enveloppes de graines.

« Je vais m'occuper des semis aujourd'hui », souffle Elia en attachant ses cheveux et Anouk remonte l'échelle. Elle se glisse sous l'édredon qui garde encore un peu la chaleur de la nuit et reprend son livre en écoutant la pluie.

La pluie a cessé depuis un moment quand Anouk redescend. Elle a enfilé son legging pailleté, son sweat à licorne et ses bottes jaunes. Depuis le jardin où elle est accroupie, Elia lui crie de prendre son ciré si jamais... Anouk soupire, revient sur ses pas et attrape son sac à dos où elle bourre le ciré qui ne veut pas rentrer. Le sac reste à moitié ouvert, c'est pas grave. Elle fonce vers le sentier plein de flaques. Avec ses bottes, elle s'en fiche des flaques, elle peut les contourner ou les traverser. Souvent, elle passe sur le bord, comme si elle marchait sur un fil. Mais elle court maintenant. Les pierres bleues moussues qui glissent, les primevères, la crique aux roseaux, le sentier qui grimpe de l'autre côté, le rocher plat qui brille, sans nom... Elle entend un moteur et des voix qui claquent alors qu'elle descend en évitant les piqures des ajoncs.

Sur la plage de galets, à gauche du rocher plat sans nom, manœuvre un vieux 4x4 remorquant un canot. Des hommes en bottes sont dans l'eau autour du canot, ce sont eux qui crient et gesticulent pour guider l'homme au volant. Peu à peu, la remorque recule et Anouk voit le canot se mettre à flotter, comme pris d'une vie propre. Un homme détache les sangles.

Un autre saute à bord et fait basculer le moteur. D'un geste brusque, il tire le démarreur, on entend comme un rugissement. Puis, il manœuvre en marche arrière pour rejoindre une des bouées blanches. Les hommes remontent sur la petite plage sombre en suivant les traces que fait le 4x4 dans le sable grossier et l'épaisse laisse de mer.

Anouk s'assied sur le rocher plat sans nom, contre la falaise. Son sac à dos plein à craquer de son ciré, lui fait comme un coussin contre lequel s'appuyer. Elle ne sait pas combien de temps elle reste là à regarder ces hommes qui vont et viennent.

Ils rapportent d'autres canots sur d'autres charriots. Il y a des canots en bois peint, à la poupe arrondie, il y a des canots en plastique blanc plus très blanc. L'un a une proue effilée comme pour couper des vagues, les autres balancent mollement leurs rondeurs quand leur arrivent les remous produits par les manœuvres. Anouk ne distingue pas les noms. Elle commence à avoir froid quand elle voit un des hommes apparaître sur le rocher. Il grimpe depuis les rochers noirs de la petite plage sombre.

Il hoche la tête en la voyant, sans rien dire. Anouk se recroqueville. Comme si elle n'avait pas le droit d'être là. Elle le regarde attraper les amarres que lui lancent ceux restés à bord des canots. Il les tourne autour d'anneaux rouillés qu'elle n'avait pas vus jusqu'à alors. Quand il a fini, il fait signe aux hommes sur les canots qui tirent alors sur les cordages pour s'approcher du rocher et débarquer. Anouk les voit enjamber les petites marches trop étroites pour leurs bottes de caoutchouc vert kaki. Plusieurs relèvent la tête et lui sourient.

– C'est ta petite ? demande un des pêcheurs à celui resté amarrer les canots.

- Noonn... lui répond l'autre sans lever le regard.
- Tu viens d'où ?
- De là-bas... fait Anouk en désignant le vallon derrière la crique aux roseaux.
- Ah
- Il s'appelle comment ce rocher ?
- Ce rocher-là ? fait le vieil homme en montrant du doigt la pierre presque bleue qui brille sous leurs bottes.
- Oui, ce rocher-là, il a un nom ? insiste Anouk
- Pas que j'sache, non... Il a un nom ce rocher ?
- Mais t'es né où, toi ? lui lance un autre homme revenu avec un casier à la main. C'est le garripeuchér.
- Le gari quoi ? Jamais entendu ça... peste le vieil homme.
- T'es pas d'ici ou quoi ? le charrie l'homme au casier. On a toujours entendu ça...
- C'est du breton ? ose Anouk
- Ben, sans doute... lui répond le vieil homme en haussant les épaules et en s'en retournant avec les autres vers les remorques restées garées en haut de la plage.

- Il s'appelle le garripeuchér, lance Anouk à Elia en l'apercevant dans le petit jardin, une bêche à la main.
- C'est quoi le garipecher ?
- Le garripeuchér, le rocher tout plat, tout lisse, qui brille au soleil et qu'on croirait bleu parfois...
- Ah, tu as dit comment ? fait sa marraine en se relevant tout à fait.
- Le ga-rri-peu-chér, prononce Anouk en tentant de se rappeler exactement des syllabes et de l'accent.
- Tu as su pourquoi il s'appelle comme ça ?
- Non, ils m'ont pas dit. C'est des pêcheurs qu'étaient là. Ils ont dit que c'était ça le nom du rocher. Y en a un

qu'a dit que c'était du breton...

– Garripeuchér ...On dirait un mot du sud plutôt... tu peux le noter sur le tableau noir de la cuisine pour qu'on ne le perde pas ?

En rentrant avec ses mains noires de terre, Elia se penche vers l'évier de la cuisine. Elle frotte ses ongles avec la brosse quand elle aperçoit le tableau noir où Anouk a dessiné à la craie les roseaux, les rochers noirs et puis une ligne cassée : le rocher lisse, au-dessus de laquelle elle a écrit «Garripeuchér». Elle rince la mousse de savon, coupe l'eau et prépare des tartines et du thé. « Anouk, tu veux des tartines ? Et après on va la bibliothèque chercher le nom du rocher ? »

Anouk déjà dévale l'échelle de meunier. Peu après, les voilà dans le rayonnage « patrimoine de l'île » à éplucher des livres aux photos en noir et blanc. Rapidement, Elia s'assoit sur la moquette rouge. Anouk jette un regard autour de peur que la bibliothécaire ne les sermonne. Mais celle-ci passe comme si c'était habituel de voir Elia, assise à même la moquette, en chaussettes maintenant car ses bottines devaient la gêner. À son tour Anouk s'assoit en tailleur. Elle regarde par dessus l'épaule d'Elia mais elle n'arrive pas à lire ces longs textes écrits en petit. Elia passe d'un livre à un autre sans l'attendre et Anouk finit par chercher des bandes dessinées dans le rayon d'à-côté.

– Rien, je ne trouve rien sur les noms des rochers... soupire Elia en renfilant ses bottines rouges. Tu veux emprunter quelque chose ?

– Je peux prendre tout ça ?

Anouk est presque adossée à une pile de BD qu'elle n'a pas eu le temps de lire. Elia sourit et l'aide à porter les albums jusqu'au comptoir où la bibliothécaire commence à les biper.

Soudain, elle les regarde et murmure comme on

murmure dans une bibliothèque :

– Vous devriez plutôt demander à Jo. Ces choses-là, on ne les trouve pas dans les livres...

Elia hoche la tête et elles poussent la porte en silence. Anouk accroche son casque sous son menton, Elia tente de faire tenir en équilibre la pile d'albums sur son porte-bagage à l'aide de quelques tendeurs.

– On ira le voir demain matin, le matin souvent on le trouve dans l'un des cafés du bourg...

Sur la route du phare, Elia ne prête pas attention aux trois filles arrêtées à l'intersection du lotissement des hortensias. Anouk, si.

De loin, elle a aperçu la doudoune rose fuschia, le blouson argenté et le ciré noir brillant. Elle les regarde en biais, sous son casque. Elles ont l'air en concubule. Dans sa mémoire déjà, Anouk photographie le calvaire sur la petite butte et les quelques sapins plus loin. Au cas où elle voudrait revenir. C'est là que doit habiter la bande des hirondelles. Mais pas facile de venir les débusquer dans ce lotissement ordonné, c'est pas un vallon dans lequel se cacher pour épier. Anouk pédale plus fort. Elle aime aussi bien rester seule de toutes manières.

Le jour d'après il pleut et Anouk préférerait lire ses bandes dessinées au lit mais déjà Elia a enfilé son pantalon imperméable pour pédaler sous la pluie. Elle soupire, pose sa bande dessinée et va enfiler ses bottes... Quand elles arrivent au bourg, elles sont essoufflées et trempées. Elia lui sourit.

– Viens, on va se réchauffer... Elle pousse la porte du café de la place et trouve une banquette libre où elles se laissent tomber en riant. Elia aide Anouk à se dépêtrer de ses vêtements mouillés puis elle enlève à son tour pantalon et imperméable et elle essore

sa longue tresse qui goutte sur le velours de la banquette.

– Bonjour Marie, glisse-t-elle poliment à la serveuse qui s'approche.

– Bonjour Elia, comment que c'est ?

– Ça va bien, merci. Dis moi, Jo est passé ce matin déjà ?

– Non, on l'a pas vu encore...

– Bon, on va l'attendre. Je voudrais bien un grand café pour moi et... Et toi Anouk ? Tu voudrais quoi ? Un chocolat ? Anouk hoche la tête. Un grand chocolat alors...

Marie sourit avant de tourner sur elle-même en une pirouette mille fois répétée. Anouk la regarde. Elle se sent soudainement gauche, et elle rattache ses mèches mouillées qui lui tombent sur le front. Elle ne sait pas quoi dire à Elia. Elle ne va jamais au café. Elle aurait dû lui dire d'y aller seule. Elle, elle serait restée à lire dans le lit chaud sous la lucarne embuée. De toutes façons, elle s'en fiche un peu maintenant du nom de ce rocher... Elia s'est levée chercher un journal enroulé autour d'un manche de bois. Elle l'étale sur la table et Anouk tente de déchiffrer les mots à l'envers. Elle n'y arrive pas alors elle regarde plutôt le grand chien jaune allongé de tout son long au pied du bar, tout au bout. Les quelques personnes qui passent là pour se rendre aux toilettes l'esquivalent comme s'il était normal qu'il dorme là. On dirait un lion pense Anouk. Elle a envie d'aller le caresser mais n'ose pas.

Elia, elle fait mine d'être plongée dans le journal mais elle voit les coups d'œil d'Anouk vers le chien jaune. Elle voit bien qu' Anouk s'ennuie. Elle espère que les histoires de Jo lui plairont. Et se rassure en voyant le sourire de sa filleule devant la tasse de cho-

colat fumant déposée devant elle. Appliquée à saisir avec le bout de sa cuillère la fine couche de mousse blanche qui fait comme de l'écume sur le chocolat sombre, Anouk ne voit pas Jo arriver. Elle n'entend même pas la porte tinter quand il la pousse. Elle ne se doute pas que si elle l'avait vu entrer de sa démarche chaloupée, elle aurait su que c'était lui, même sans jamais l'avoir rencontré auparavant. Il porte un petit sac à dos noir sur sa vareuse d'un bleu délavé par le soleil qui laisse entre-apercevoir une chemise de toile d'un jaune ocre lumineux et il s'accoude au comptoir, en saluant chacun. En posant la tasse de café sur la soucoupe où attendent la cuillère et un biscuit, Marie glisse un mot et désigne de la main Elia et Anouk.

Alors Jo se retourne, sa tasse à la main et vient s'asseoir sur la banquette, à côté d'Anouk, face à Elia.

– Ça va ? Paraît qu'vous vouliez m'voir ?

Elia sourit et replie vite le journal pour que Jo puisse poser sa tasse.

– Ça va et toi ? Oui... On avait des questions avec Anouk. Oh, je te présente Anouk, ma filleule.

– B'jour, Anouk, Anouk tu t'appelles ?

Anouk acquiesce soudain intimidée, serrant ses mains autour de la grande tasse de faïence blanche.

– C'était quoi vos questions ?

– Tu sais j'habite au-dessus de la crique aux roseaux, là-bas, en Piwisi... Et Anouk, elle me demande comment s'appellent les pointes ou les rochers. Moi, je ne suis pas d'ici. Je ne connais pas les noms.

– Bah, y'a plus grand monde qui connaît les noms des rochers ou des trous de côte, tu sais...

– L'autre jour, interrompt Anouk, des pêcheurs m'ont dit que le grand rocher lisse qui brille au soleil et qui paraît un peu bleu parfois, celui qu'est de l'autre côté de la crique aux roseaux, là où il y a une petite

plage noire...

– Là, où ils mettent les canots ?

– Oui, là. Ils m'ont dit qu'il s'appelait le garripeuchér... »

– Mmmm, le karreg peskér¹...

– Ils disaient gari pas karé.

– Oui, mais tu sais, les gens ici, ils transforment les mots bretons... c'est karreg peskér, karreg c'est la roche, le rocher, le caillou, c'est la roche des pêcheurs, quoi... Et puis, peu à peu, ça s'est transformé, garreg peskér puis garrek pecher et maintenant garripeuchér. Enfin, je pourrais vérifier si ça vous intéresse.

– C'est les pêcheurs qui donnent les noms des rochers ?

– Ben, pas forcément... On sait pas trop comment sont donnés les noms aux lieux. On imagine. Parfois c'est parce que quelqu'un habitait là. Tu vois, tous les noms en Ker... Ker ça veut dire la ville mais c'est la ferme aussi le plus souvent, c'est accolé avec le nom de la personne. Et puis parfois, c'est autre chose. Par exemple, Beg Melen, c'est la pointe jaune, parce qu'il y a plein de lichens sur la roche là-bas... La côte d'Héno c'est parce qu'y'a un monsieur Héno, qu'était maçon, et qu'y est tombé là un jour.

– C'était quand ça ?

– Oh, c'était il y a longtemps...

– Comment tu sais ça si c'était il y a longtemps ?

– Ah bah, parce que j'ai cherché dans les archives...

Tu sais ce que c'est des archives ?

– Non...

– Tu veux un autre chocolat ? Moi je vais reprendre un café, tu veux un café, toi Elia ?

En posant sa main sur sa tasse, Elia fait signe que non. Anouk hésite alors...

– Un grand chocolat c'était ? la bouscule Jo.

1 Se prononce « karépeuchère » sur l'île de Groix

Anouk hoche la tête et Jo se retourne vers le bar pour commander d'un geste.

– Les archives ce sont des documents, c'est comme des preuves de la vie d'avant. Par exemple, il y a les registres des naissances et des morts. En les feuilletant on peut savoir qui a vécu sur l'île, à quelle date...

– C'est des livres ?

– Oui, ce sont des sortes de livres...

– Mais à la médiathèque, la dame nous a dit que les noms d'ici on trouvait pas ça dans les livres...

– Bon, faut dire que les archives c'est pas tout à fait des livres, en tous cas c'est pas des livres qu'on trouve à la médiathèque. C'est des vieux papiers si tu veux... Mais t'as raison. Les noms des lieux on les trouve plutôt dans les histoires que racontaient les anciens. Moi, j'ai su beaucoup d'histoires de la vie d'avant avec la vieille Célestine. Elle venait de par chez vous, elle. Au dessus de Prohorh. La crique aux roseaux, c'est Prohorh qu'on dit ici...

– Prohorh...

– Ouais... c'était Porh horh, le port aux roseaux, c'est devenu Prohorh, et la vieille Célestine, elle était née juste au dessus.

– Elle est morte maintenant ?

– Oui, elle est morte il y a longtemps...

– Et c'est toi maintenant qui garde ses histoires ?

– C'est un peu ça, s'amuse Jo en touillant le café que Marie vient d'apporter sur la table.

– Bon, y'a pas que les pêcheurs qui savent les noms alors...

– Non, y'a pas que les pêcheurs...

– T'es pêcheur toi ?

Jo soupire.

– Non, avant j'ai été marin. Plus maintenant...

– Et la vieille Célestine, elle était pêcheur ?

– Non, non... Jo se met à rire. Y'avait pas de femme

pêcheur avant...

- Les femmes peuvent pas être pêcheur ?
- Ben si, elles peuvent bien sûr, aujourd'hui c'est plus interdit... Mais avant, non, j'ai jamais entendu parler, avant, dame, une femme marin, ça n'existait pas !

Anouk regarde Jo interloquée.

- Mais Jo, l'interrompt brusquement Elia, l'autre fois, je t'avais demandé, tu m'avais parlé d'une femme marin, la fille capitaine, non, tu l'appelais ?

Jo finit d'un trait son café et repose sa tasse comme on pose un point final à une conversation.

- La Fille Courageuse, c'était... J'ai entendu une histoire comme ça. Elle habitait vers Kerliet. Elle avait son propre canot, qui s'appelait la Fille Courageuse...

- C'est son bateau qui s'appelait la Fille Courageuse ?

- Apparemment oui, c'était son surnom à elle et aussi le nom de son canot... C'est ce que j'ai entendu. Faudrait que je fouille dans les archives pour savoir si elle a vraiment existé.

Dehors, la pluie a cessé. Elia ne renfile pas son pantalon de ciré.

- Pourquoi t'as pas de canot, toi ? lui lance Anouk en enfourchant son vélo.

- Je ne suis jamais allée pêcher, tu sais, avoue Elia.

- Tu habites sur une île et tu pêches pas ?

Elia hausse les épaules, un peu confuse. Ce n'est pas qu'elle n'y a jamais songé. Elle s'est juste contentée de ramasser des moules et d'aller chercher des araignées sous les rochers à l'aide d'un vieux crochet.

- Je n'ai pas mon permis moteur, lance-t-elle pour couper court.

Puis elle se range derrière Anouk, sur la route du phare où foncent quelques rares voitures en les rasant de trop près.



VI.

L'HOMME AUX CACTUS ET AUX CHATS

Inès, Pia et Vanessa pédalent de front toutes les trois sur la route. Elles tendent les bras et s'attrapent les mains, tanguant sur leur vélo pour ne pas tomber. On dirait une danse de trois équilibristes dessinant une vague sur la route. Elles rient dès que l'une se met à zigzaguer et casse la ligne pour reprendre son guidon. Quand le bruit d'un moteur gronde, elles se penchent sur leurs guidons et se rangent en file indienne. Mais il y a peu de voitures encore. Ce n'est que la fin de l'hiver. Et la route est libre. Pleine de flaques mais libre. Au début le Tigre les a suivies puis elle a bifurqué.

– Elle a dû partir au café ! a lancé Pia en riant et en accélérant.

Elles zigzaguent entre les crevasses et Inès lève haut les pieds dès qu'elles doivent traverser une flaque. Elle ne veut pas tacher davantage ses tennnis. Le puits, la flèche blanche, voilà les trois filles qui montent vers le village de la crique aux roseaux. Elles passent devant la maison rose aux mille cactus et aux mille chats et font un signe au vieil homme penché sur un arbuste miniature recouvert de piquants argentés.

– Salut Lionel ! Tu comptes les épines ou quoi ? lance Pia, goguenarde.

L'homme se déplie, cligne des yeux, relève le bout du doigt sa casquette de toile usée et semble enfin les apercevoir.

– Bonjour Pia, bonjour les filles... Qu'est ce que vous venez faire là ? D'ordinaire vous êtes plus furtives... Et puis vous n'êtes qu'à trois ?

– On vient chercher une potion magique chez l'Indienne !

Inès a répondu du tac au tac en freinant devant le portail rose avant de recevoir un regard noir de Pia et de se mordre les lèvres en se rendant compte qu'elle en a trop dit.

– L'Indienne, c'est qui ça l'Indienne ? Je ne savais pas qu'il y avait une Indienne dans ce village, sourit Lionel. Délaissant le pot de cactus sur une des marches du perron, il s'avance vers elles et s'accoude au muret crépi de rose contre lequel poussent des figuiers de Barbarie. Les trois filles se sont arrêtées sur la route, elles se tiennent à leur guidon, pied sur les pédales, prêtes à repartir...

– Nous on l'appelle comme ça, assume Vanessa, l'air bravache. La femme seule qui habite la petite mai-

son aux rosiers là-bas, ajoute-t-elle en tendant le bras vers le haut du village.

– Ah, vous voulez dire Elia ? Mais elle n'a rien d'une Indienne !

– Elle vient d'où alors ? rétorque Pia. Elle vient pas d'ici en tous cas....

– Non, elle n'est pas d'ici. Je crois qu'elle a grandi en face, pas très loin. Oui, un jour elle m'a dit ça. Un endroit où il y a des moulins à marée... Le vieil homme se gratte la tempe comme pour mieux se souvenir. Pourquoi pensiez-vous qu'elle était Indienne ?

– Ça lui va bien... Vanessa hausse les épaules

Inès s'agrippe toujours à son guidon, elle n'ose plus rien dire maintenant qu'elle a parlé trop vite.

– C'est vrai, ça, ça lui va assez bien, sourit le vieil homme en caressant un chat roux qui passe entre ses jambes. Et moi, vous m'appellez comment ?

– Ben toi, on t'appelle pas, s'impatiente Pia. Toi, t'es toi, l'homme aux cactus et aux chats...

– Ben si c'est pas un nom, ça, L'homme aux cactus et aux chats ?

– Ben, c'est pas péjoratif, hein ? souligne Pia, qui appuie sur ce mot appris à l'école.

– L'Indienne non plus c'est pas péjoratif ! renchérit Vanessa. Nous on aimerait bien être comme des Indiennes...

– Oui, j'avais compris... D'ailleurs vous me semblez plus indiennes qu'elle, s'amuse Lionel.

– Nous, on met pas de turban quand même, marmonne Inès dans le col de sa doudoune rose.

– Elle met des turbans Elia ?

– Ben oui, comme les Indiennes des Indes...

– Elle s'appelle Elia alors ? réagit enfin Vanessa. C'est vrai que ça fait pas très indien comme nom.

– C'est pas un nom d'ici non plus. Pia fait une moue,

de celle qui n'y croit qu'à moitié.

– Je vous l'accorde, se rend Lionel en levant les mains. Mais Pia non plus il me semble ce n'est pas vraiment un nom d'ici.

– Non, mais moi j'suis née ici !

– Et alors ? Tu vois bien que les noms des gens ne disent rien des noms des lieux où ils sont nés...

Un chat noir saute sur le muret rose depuis le cerisier voisin et Lionel se redresse pour le laisser passer sur l'étroit rebord avant de s'y accouder de nouveau comme s'il était au comptoir d'un café.

– Ça me fait penser, l'autre jour, j'ai vu un documentaire à la télé, sur un peuple indien au sud du monde. Les Yagans, ils s'appelaient... C'étaient des nomades qui vivaient dans des canoës.

– Ils s'appelaient ? Pourquoi, ils ont disparu ?

– Ben, ils ont presque tous disparu à ce qu'il paraît, et ceux et celles qui restent ont abandonné leurs canoës. Avant, ce peuple campait près de glaciers, au pied de montagnes enneigées, dans des îles désertes et battues par les vents...Maintenant ils doivent habiter des maisons.

– C'est au sud ça ?

– Oui, tout au sud, pas si loin du pôle sud...

– Et alors ?

– Ben et alors, ce peuple, qui était nomade, il donnait les noms des lieux de naissance aux enfants. Par exemple si ta mère accouchait à Poulziorek, tu t'appelais Poulziorek, si tu naissais sur la plage aux roseaux, tu t'appelais Plage aux roseaux

– Ou peut-être juste roseaux

– Oui, ou peut-être juste roseaux...

– Si tu naissais au bourg, tu t'appelais bourg ?

– Ben sans doute...

– Si tu naissais à Paris, tu t'appelais Paris ?

– Oh, t' imagine le nombre de gens qui s'appelleraient Paris ?

– Peut-être qu'on te donnait le nom de la rue où tu naissais plutôt

– T' imagine, tu t'appelles rue de la montée ?

Lionel regarde les filles rire et imaginer les pires prénoms possible.

– T' imagine tu nais à la Strouilh¹ ?

– Non, mais attends, personne n'irait accoucher à la Strouilh...

– Oui, c'est vrai ça, réfléchit Lionel. Les femmes devaient choisir les endroits pour mettre au monde leurs enfants. Et dans leur langue les noms sonnaient bien. Ils parlaient d'une femme qui s'appelait Laku-taia. C'était le nom d'une baie, la baie des cormorans.

– Il y a des cormorans aussi là bas ?

– Sans doute... Lionel lève les bras. J'en sais pas plus, c'était rien qu'un documentaire à la télé.

– En tous cas c'est pas mal pratique ça, songe Pia. Au moins, rien qu'à entendre leur prénom on sait d'où viennent les gens...

– Mais est-ce qu'on a besoin de savoir où sont nés les gens ? sourit le vieil homme. Ça change quoi ?

– J'sais pas... Pia s'accroche à son guidon. Faut qu'on y aille maintenant de toutes manières....

– Oui, bien sûr, bon ben, au plaisir ! L'homme aux cactus et aux chats fait comme une révérence et les filles enfourchent leurs vélos.

¹ À Groix, la Strouilh est le nom donné à la décharge puis à la déchetterie.



VII.

LE GOÛTER ET LA LUNE ARGENTÉE

Elia est seule, assise à la table de bois, en train d'effeuiller des orties quand elle entend de légers crissements. Elle relève la tête et, dans le reflet de la fenêtre de cuisine ouverte, elle aperçoit les trois filles juchées sur leurs vélos. Mais à peine se lève-t-elle que les filles sont reparties et elle voit seulement leurs dos disparaître au tournant de la ruelle.

Pia pédale le plus vite. Elle a le cœur qui bat malgré elle. C'est elle qui a fait demi-tour la première. Sans un mot. Elle fonce dans la ruelle, les autres la suivent de part en part. Les mains agrippées au guidon, elles prennent leur élan pour traverser la place mais une petite silhouette apparaît à l'orée de la ruelle, les obligeant à freiner brutalement. Elle se tient au beau milieu, les bras se tenant nonchalamment aux bretelles de son sac à dos, les cheveux en pagaille.

Anouk s'immobilise brutalement. Elle était dans ses pensées et elle ne les a pas vues venir. De loin on dirait maintenant qu'elle est encerclée par les trois filles, comme dans les films où des motards ou des cowboys intimident le héros en lui coupant toute route. Mais là, elles sont toutes gênées. Anouk qui s'accroche encore plus fort aux bretelles de son sac à dos et les filles qui serrent leurs freins.

– Salut ! ose Anouk

– Salut ! répondent Pia, Vanessa et Inès

Un silence tombe entre elles que finit par briser Vanessa.

– Tu t'appelles comment ?

– Anouk, et vous ?

– Là c'est Pia, Inès, et moi c'est Vanessa...

– Oh, c'est que des noms en A !

C'est sorti tout seul, Anouk se mord l'intérieur des joues.

– C'est juste le hasard, La voix de Pia est un peu dure. Plus dure qu'elle ne le voudrait. On n'a pas tous des noms en A ici...

– Ma marraine aussi a un nom en A. souffle Anouk

– Ta marraine elle habite ici ?

– Oui, juste là... au bout de la ruelle, la maison aux rosiers. Elle s'appelle Elia.

– Ah, c'est ta marraine ? Les trois filles se regardent.

– Oui, pourquoi ?

– Rien, on se demandait ce que tu faisais là... explique Vanessa sans prendre de détour.

– Ben je suis en vacances. Anouk hausse les épaules.

– Mais c'est pas les vacances ! s'indigne presque Pia.

– Ben, là où j'habite c'est les vacances...

– T'habites où ?

– Dans les montagnes noires, c'est loin là-bas et Anouk fait un geste vers l'est.

– Et là-bas, c'est les vacances ?

- Oui, ça vous gêne que je sois là ?
- Non, on se demandait c'est tout.
- Vous, vous habitez où ?
- Nous, on habite là.
- Mais pas dans ce village ?
- Non, on habite pas dans ce village, mais on habite

ici.

- Ah...

Un lourd silence gêné retombe. Alors Anouk prend son inspiration.

- Vous voulez venir goûter chez ma marraine ?

Les trois filles se regardent, interdites.

- Elle a fait du gâteau au citron.

Peu après, elles sont toutes attablées à la table de bois qu'Elia a débarrassé de ses orties. Personne n'ose rien dire. Pia, Inès et Vanessa sont comme tétanisées depuis qu'elles sont entrées dans la petite maison. Elles se sont assises à la table et regardent tout autour d'elles, le fauteuil fleuri dans lequel est posée une pile de BD, les étagères pleines de bocaux, la montagne de feuilles d'orties près de l'évier de faïence blanc, le tableau en ardoise où est toujours écrit « garipeu-chère.... »

Le gâteau au citron, lui est posé au centre de la table, jaune vif sous un fin glaçage blanc où sont éparpillées des rondelles de citron. Inès n'est pas sûre d'aimer ça, en fait elle sait déjà qu'elle n'aimera pas, elle n'aime que les gâteaux au chocolat. Un instant elle se demande si ce n'est pas une mauvaise idée d'être venues là, son père lui a dit de ne jamais aller chez des inconnus. Et si le gâteau est empoisonné ? Elle décide de ne rien manger. C'est plus sûr. Comme ça elle pourra donner l'alerte si les autres tombent comme des mouches...

Anouk, elle, fait le tour de la table, en tenant à

deux mains le lourd pichet de citronnade qu'Elia a préparé en vitesse, et qu'elle verse dans les verres, concentrée pour ne pas en mettre à côté. Pour rompre le silence, elle dit : « c'est un goûter tout citron, tout jaune » mais les autres filles se taisent, intimidées en regardant Elia couteau à la main, qui sert des parts dans des assiettes dépareillées, pleines de fleurs et d'oiseaux. Celle d'Inès porte un liseré doré. Mais Inès pose sa main dessus et murmure « Merci, mais je n'en veux pas. » Elia demande : « Tu n'aimes pas le citron ? » Inès hoche la tête, les mots sont bloqués. C'est Pia qui vient à son secours :

– Inès, elle n'aime que le gâteau au chocolat, c'est comme ça.

– Tu veux pas goûter quand même ? sourit Elia.

– C'est moi qui ai fait les zestes. Anouk sourit, un peu fière, son pichet toujours les mains. Raison de plus, pense Inès, si les zestes sont empoisonnés. Elle secoue la tête. Anouk pose son pichet et s'assoit à son tour.

– On dirait qu'on va manger un soleil. C'est comme les ronds sur tes baskets....

Inès baisse la tête vers ses chaussures, elle les avait complètement oubliées. Elia aussi se baisse sous la table pour les regarder.

– Ah oui, elles sont belles tes tennis avec ce liseré bleu et ce rond jaune, comme dit le poète, c'est la mer allée avec le soleil...

– Mais je les ai tachées ! s'écrie Inès. C'est pour ça d'ailleurs qu'on est venues ici.

Pia et Vanessa écarquillent les yeux. Elles se tiennent droites comme des piquets sur leurs chaises au dos desquelles elles ont soigneusement accroché leur blouson argenté et ciré noir brillant. Elles n'osent rien dire depuis qu'elles sont entrées

dans la petite maison.

– C'est Pia qui disait que vous étiez indienne et que vous aviez peut-être une potion magique pour les taches sur les tennnis, lâche Inès malgré le regard noir de Pia qui siffle :

– Mais dis pas ça...

Elia et Anouk se sont arrêtées. Elles ne comprennent rien. Vanessa, Pia et Inès sont tétanisées aussi maintenant que les mots sont sortis. Alors Elia pose son couteau et se penche pour regarder les tennnis.

– Fais voir ?

Inès tend son pied sous la table, elle tremble presque. Elle ne sait pas pourquoi. La tache est toujours là, d'un vert qui tire sur le noir, sale, comme si un caca de goéland était tombé pile-là.

– Je peux ? murmure Elia

Et comme Inès acquiesce en silence, Elia la déchausse et emporte la tennnis à l'évier. Elle sort un flacon de poudre blanche, le secoue sur la tache comme on saupoudrerait de sucre glace. Elle frotte avec un peu d'eau. Immobiles, sans oser toucher à leur gâteau, les filles regardent. Le vert pâlit un peu, juste un peu, mais la tache est toujours là. Elia grimace. Elle dit :

– Bon, on laisse sécher, on prend le goûter et on trouvera une idée.

Le goûter se fait dans le cliquetis des cuillères. Elia n'ose rien dire. Du bout de son index, Vanessa récupère les miettes jaunes de gâteau collantes éparpillées sur les bords de son assiette. Anouk non plus n'ose rien dire et Inès commence à se tortiller sur sa chaise quand Pia lève le nez.

– Pourquoi ya écrit garipeuchère ?

– C'était pour pas oublier, explique Anouk avant d'avaler une bouchée.

– Oublier quoi ?

Anouk finit de déglutir et se tourne vers le tableau.

– C'est le rocher lisse et bleu qui brille au soleil, en bas, c'est son nom. Pour pas oublier son nom... Mais en fait il s'appelle pas comme ça.

– Quel rocher ? Le rocher des pêcheurs ?

Anouk a repris un bouchée de gâteau et elle acquiesce.

– Je savais pas qu'il s'appelait comme ça.

– Moi non plus, murmure Vanessa.

– En fait c'est pas ça. Anouk se lève, elle efface d'un coup de chiffon le mot, prend la craie mais soudain, elle ne sait plus. Elle se tourne vers Elia qui a compris et qui prend son petit carnet dans la poche de son tablier. Elle l'ouvre et épelle les lettres : karreg pesker. Les autres filles les regardent sans comprendre.

– Ça se prononce Karépeuchère...

– Mais c'est en votre langue ça ? demande, interloquée, Inès

– Mais non, c'est votre langue à vous, c'est la langue d'ici, la langue d'avant, s'écrit Anouk.

– Ouais c'est la langue d'avant avant avant. Pia avale un grand trait de citronnade.

– Moi je suis pas née ici, je connais pas, Inès hausse les épaules.

– Moi je suis née ici mais j'ai jamais su le breton, raconte Vanessa. Même ma grand-mère elle parle pas ça...

– Moi aussi je suis née ici. Pia pose son grand verre avec bruit. Mais j'ai jamais entendu ça...

– Ben vous l'appellez comment ce rocher ?

– Je t'ai dit, c'est le rocher des pêcheurs, c'est tout... Les noms d'avant, c'est les noms d'avant.

– C'est joli pourtant les noms d'avant, glisse Elia en commençant à débarrasser la table.

Plus tard, les assiettes et les verres sont empilées

dans l'évier, le gâteau recouvert d'un torchon quand Elia s'écrie : « J'ai trouvé! Anouk, tu peux nettoyer la table ? » Elle n'attend pas la réponse et va chercher un petit coffre de bois débordant de bobines de fils et de coupons de tissus. « Je crois qu'il me reste un bout de truc... » Elia farfouille entre du velours bleu roi et des rubans rouge vermillon puis elle sourit triomphalement et elle extirpe du petit coffre un morceau de cuir argenté. Inès la regarde, décontenancée.

– C'est pas du vrai cuir, hein mais ça fera l'affaire. Voilà, si tu es d'accord, je peux découper une lune dedans et la coudre sur la tache. Comme ça, sur tes chaussures il y aura l'horizon de la mer, le rond jaune du soleil et le croissant brillant de la lune! Ça te dit ? Anouk tape des mains

– Oh oui, oui, oui !

Mais Inès hésite.

– Euh... je ne sais pas. Son regard passe de ses tennis tachées aux miettes jaunes du gâteau qui n'a encore empoisonné personne.

– Bon je vais découper la lune et tu me diras si tu veux que je la couse ou pas.

Inès acquiesce .

Personne ne dit trop rien, elles regardent toutes Elia découper le morceau de cuir argenté et le poser sur la tache.

–C'est beau ! lâche Pia et alors Inès se décide et sourit.

– D'accord, murmure-t-elle

– Ma mère aussi elle coud, raconte Vanessa, mais elle coud pas de lune...

– C'est juste pour cacher, dit Elia en piquant la chaussure avec son aiguille.

Quand Inès renfile sa tennis, elle sautille et danse,

légère soudain. La lune brille sur le côté cachant complètement la tache .

– C'est pas une potion magique mais c'est un peu magique quand même... murmure-t-elle.

– Pourquoi vous croyiez qu'elle avait des potions magiques et qu'elle était indienne Elia ? demande Anouk en les raccompagnant dans la ruelle.

– Ben, on s'était juste imaginées, comme on la voit dans le vallon cueillir des herbes...

– Faut dire que Pia elle est forte pour imaginer, ajoute Inès qui, joyeuse soudain, pousse son vélo comme elle le ferait d'une trottinette, et se laisse porter, perchée sur une pédale. Pia, elle raconte toujours plein d'histoires...

Pia ne dit rien, les yeux baissés sur son guidon.

– C'est vrai, sourit Vanessa, Pia elle nous raconte des histoires, parfois c'est des balivernes mais nous, on aime bien... D'ailleurs, les trois M et Gabriel aussi, ils marchent dans tes histoires Pia...

– Moi aussi, j'aime bien les histoires, murmure Anouk en regardant Pia... Elia aussi. Elia, elle raconte toujours plein d'histoires.

Elles sont arrivées au bout de la ruelle et le silence les entoure. Les trois filles accrochent la lanterne de leur casque quand Anouk leur demande :

– C'est qui les 3 M. et Gabriel ? Elle le devine un peu, ça doit être le reste de la bande mais elle fait comme si elle ne les avait pas aperçus jouer au foot sur la place la dernière fois.

– C'est les autres de notre classe. On les fera venir ici un autre jour si tu veux, propose Pia. On pourrait aller à la cabane du vallon.

Anouk hoche la tête et leur fait un signe de la main alors qu'elles prennent leur élan pour traverser la place.

Mais la bande des hirondelles ne réapparaît pas.

Parfois Anouk sursaute en entendant le crissement d'un pneu, ou un éclat de voix. Quand elle s'enfonce dans le vallon, les battements d'ailes d'un merle entre les arbres suffisent à lui faire tourner la tête. Et quand l'après-midi se finit, elle revient tourner autour de la maison. Pour si jamais elles revenaient un jour après l'école. Une ou deux fois, elle s'approche de leur cabane mais elle n'y trouve aucun signe. Elle rentre se blottir dans le fauteuil fleuri, et s'enfonce dans un livre.

– Ça va ? lui demande Elia

– Mmmmm

Après un silence, Anouk murmure :

– Tu vois, j'aimais mieux avant quand il n'y avait que toi et moi.

– Pourquoi ?

– Maintenant c'est comme si c'était moins bien parce que je les attends...

– Ay, soupire Elia. Tu veux que je te tresse les cheveux ? Anouk fait non de la tête. Tu veux qu'on pétrisse une pâte à brioche ? Même signe de tête. Tu veux qu'on aille nager ?

– Non, non, non, non, je veux rien... murmure Anouk déjà plongée dans son roman. Alors, Elia va chercher son livre et elles bouquinent toutes les deux en silence jusqu'à ce que la nuit tombe.

Dans leur cabane près de l'école, pourtant Pia, Inès et Vanessa ont raconté, excitées, le gâteau au citron, les assiettes dépareillées aux oiseaux et au liseré doré, le fauteuil fleuri, le flacon de poudre blanche et la montagne de feuilles d'orties, elles ont décrit minutieusement Elia et Anouk, ont rapporté leurs paroles exactes. Et toutes ont caressé du bout du doigt la lune argentée cousue par Elia sur la tennnis d'Inès. La cloche a sonné. Elles et Gabriel ont couru

vers leur classe en se promettant d'y retourner. Mais les jours passent différemment pour elles. Il y a celle qui se réveille sous une lucarne au joli bruit mouillé, face un jour immense qu'il reste à inventer. Et il y a celles qui doivent sortir leur vélo dans le petit matin de bruine et se dépêcher de pédaler vers l'école.

Peu à peu Anouk cesse de sursauter au moindre bruit. Elle est assise sur la place, un chat roux venu ronronner sur ses genoux quand les 7 vélos freinent brutalement devant elle. Le chat bondit hors de portée, effrayé par la chienne jaune qui les suit en courant. Anouk se relève aussi prestement.

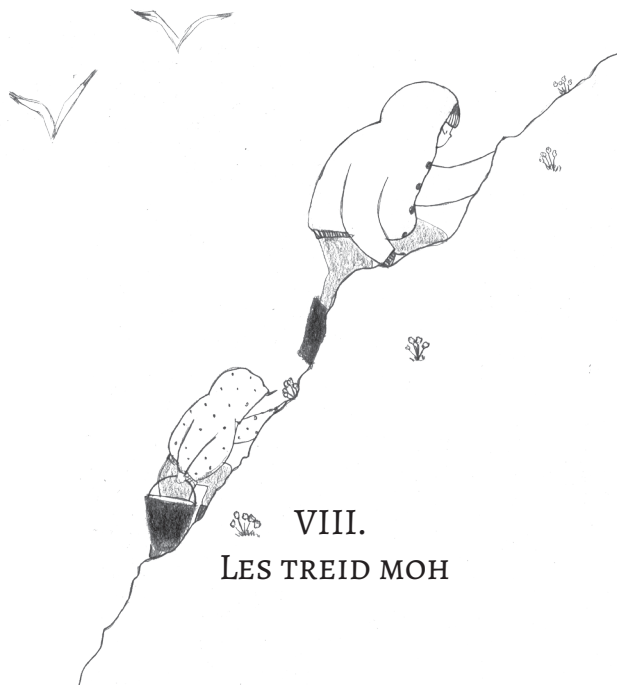
– Salut !

– Salut, sourit Pia. Voici les 3 M. : Maelenn, Morgane et Mona et puis Gabriel...Et puis le Tigre, c'est une chienne, précise-t-elle en désignant la bête aux poils jaune doré qui renifle Anouk.

– Salut, Anouk caresse maladroitement les poils rêches entre les oreilles de la chienne qui la regarde avec des yeux brillant couleur noisette. C'est le chien ou plutôt la chienne qu'elle a vue au café mais elle n'ose pas poser de question.

– Salut, répètent les autres, un peu gênés. Mais, comme elle sait le faire, Vanessa chasse le froid entre eux.

– Tu viens avec nous à la cabane ? On a du boulot, on doit la réparer! Anouk hoche la tête et les suit jusqu'au minuscule sentier dissimulé derrière la boîte aux lettres rouillées. La chienne jaune se colle à elle, curieuse. Peut-être sent-elle le ventre d'Anouk se serrer de joie. Ou bien peut-être qu'elle voudrait juste d'autres caresses entre les oreilles.



VIII.
LES TREID MOH

Anouk entend la vague gronder avant de la voir gonfler, plus haute que les autres. Elle a tout juste le temps de s'agripper et de sauter sur le rocher du dessus pour ne pas se faire tremper les pieds. La vague repart déjà, léchant le sang rouge des pouces-pieds qui tachait la roche noire. Elia sourit en regardant Anouk, encore pétrifiée, son seau et son couteau à la main.

– Mais ils sont là, dans la faille, les beaux... souffle-t-elle en désignant le gouffre sous la roche où elle s'est juchée. Elia lève la tête et regarde la mer.

– Vas-y, descend et si une nouvelle vague arrive, je crie...

Anouk saute et se glisse juste sous la faille, là où s'ouvre le gouffre, là où résonne la houle. Elle ne voit plus la mer. Elle l'entend juste qui gronde, s'apaise, s'énerve à nouveau. « VAGUE! » crie Elia et Anouk se précipite hors de la faille pour bondir se mettre à l'abri sur le rocher d'au-dessus. Elia rit. C'est bon, tu peux redescendre !

Cette fois-ci, Anouk sait où se camper, comment caler son genou pour avoir les deux mains libres. Elle écoute la mer qui gronde et s'apaise alors qu'elle passe la lame de son petit couteau au cœur des bouquets de pouces-pieds. « VAGUE! » Elle surgit en riant. Redescend quand la vague reflue. Elia l'attend, assise maintenant en surplomb.

Elle ne va ramasser des pouces-pieds qu'avec Anouk. Seule, elle n'en trouve pas le goût. Elle sait qu'ici on les appelle les treid moh¹, ces drôles de crustacés préhistoriques, avec leur ongle nacré peint d'une ligne rouge. Mais elle continue de dire pouces-pieds. De dire treid moh, elle aurait l'impression de s'approprier quelque chose qui n'est pas à elle puisqu'elle n'est pas d'ici... Alors, elle dit pouce-pieds ou ongles de dinosaure. C'est comme ça qu'Anouk les appelaient, quand, plus petite, elle y a goûté. Elle aime bien imaginer les dinosaures assis sur la falaise, les pieds dans l'eau avec leurs ongles nacrés... « VAGUE ! » Elle l'a vue trop tard. Anouk bondit hors de la faille mais la vague la rattrape. On dirait qu'elle veut lui enserrer les pieds, l'emporter. Anouk tient bon, accrochée d'une main au rocher noir râpeux.

La vague remplit alors ses bottes et s'en va. Anouk éclate de rire et Elia l'imité même si elle a senti son cœur s'emballer. Elle l'aide à grimper près d'elle, lui retire ses bottes remplies d'eau de mer.

¹ se prononce : « treumour »

Anouk essore ses chaussettes et laisse ses pieds nus se réchauffer dans le soleil timide qui perce entre deux nuages. « On va faire un festin de reine... Si la bande des Elles et de Gabriel était là, on aurait pu les inviter » murmure-t-elle en montrant son petit seau. Elia sourit. C'est son expression. Festin de reine avec les coulemelles cueillies sur la lande, festin de reine avec les premières pousses d'orties du jardin et les beignets de fleurs de sureau, festin de reine avec les asperges sauvages qui poussent à la lisière de la grande plage. « Oui, mais rien que toutes les deux on va faire un festin de reines ! » sourit-elle en regardant le petit seau plein de pouces-pieds sanguinolents.

Elles restent là un moment, sans plus se préoccuper des vagues qui ne peuvent plus les toucher. La mer pourtant commence à remonter. Elia ferme les yeux dans le soleil. Un couple d'huîtres-pie passe en poussant des cris stridents.

– Si on avait un canot, là, on serait vraiment des reines, murmure alors Anouk et Elia se redresse. En clignant des yeux, elle distingue un canot blanc qui semble affairé devant une petite bouée rose dans le soleil.

– Il doit remonter un casier, souffle-t-elle

– Pourquoi tu n'as jamais appris à pêcher ?

– Je ne sais pas... En vrai je ne sais pas. Je crois que je n'y ai jamais pensé. Personne n'a jamais pêché autour de moi. Comme si c'était pas pour moi...

– Mais si t'étais un garçon, tu le ferais ?

– Pourquoi tu me demandes ça ?

– Comme ça...

Anouk se relève.

– J'ai froid...

– Viens, on rentre, ça va aller dans les bottes mouillées ?

- Ça va aller, souffle Anouk.
- Ferme bien ton couteau et mets le dans ta poche avant de remonter... rappelle Elia avant de laisser passer Anouk devant elle.

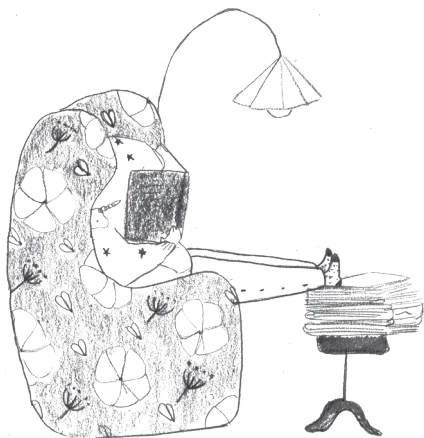
En escaladant la falaise, Anouk sent le caoutchouc froid et mouillé frotter contre sa peau. Ce n'est rien. Elle se répète que ce n'est rien. Elle se souvient des histoires du club de l'ours polaire où ils traversent des contrées glacées. Avec ses doigts engourdis elle tâte les cailloux où s'accrocher. La mer semble gronder plus fort en contre-bas. Elia lui a dit de ne pas regarder. Elle se concentre sur les lichens jaunes, les arméries fragiles... AR-mérie... Elle prononce le nom de fleur comme une formule magique et déjà elle sent la lande rêche sous ses doigts. Elles sont revenues au pied de la marque blanche, ce drôle de triangle en béton blanc posé sur la falaise.

– Viens, ne traînons pas, tu vas attraper froid. Elia a retrouvé sa voix douce de marraine et commence à courir à petites foulées sur le sentier. Mais Anouk doit serrer le seau contre elle pour qu'il ne se renverse pas.

Elle n'arrive pas à courir.

– Donne-le moi... Elia saisit l'anse du seau puis le cale sur sa tête. Elle le maintient en équilibre d'une main tandis qu'elles courent l'une derrière l'autre dans l'étroit sentier qui mène à la petite maison.

Anouk touche la porte la première. Ses pieds s'élancent, après avoir frotté contre le caoutchouc mouillé. Elle s'effondre dans le fauteuil fleuri. On dirait qu'elle a atteint son campement au milieu de la neige, après une ascension risquée. Elia sourit, pose le seau puis remplit une bassine d'eau chaude qu'elle pose aux pieds d'Anouk comme s'il fallait lui soigner des engelures. L'odeur iodée des pouces-pieds emplit peu à peu la pièce.



IX.

À LA RECHERCHE DE MARIE-JEANNE

L'aiguille trébuche et raye la nacre. Le clou brise l'ongle en entier. La table est constellée de brisures. Anouk tente encore une fois. Plus doucement. « *Anouk manos de hachas*¹ » c'est ainsi que l'appelle sa grand-mère. Elle voudrait bien pourtant être minutieuse, percer ces coquilles de pouces-pieds d'une main sûre. Elle a déjà imaginé comment les enfiler sur le fil de pêche pour faire des colliers... Mais sa main dérape encore. Elle soupire, ramasse les brisures alors qu'elle entend Elia revenir du jardin.

1

traduction : Anouk aux mains comme des haches

– Anouk ? Tu es là ?

– Oui ...

Elia range son téléphone dans la poche de sa blouse bleue qu'elle enfle pour un oui, pour un rien, pour les éclaboussures de confiture ou pour les salissures du jardin. Dans ses poches on trouve un séca-teur, des pinces à linge, des mouchoirs en tissu, son téléphone, un petit couteau... Anouk a fouillé un jour dans la blouse restée accrochée au mur. Elia n'a pas de cheveux blancs mais parfois on dirait une grand-mère des temps d'avant. Anouk, déjà, a saisi entre ses doigts une autre coquille de pouce-pieds, pas encore percée.

– Jo vient de m'appeler, lui dit Elia. Il a trouvé des choses sur la Fille Courageuse, tu sais celle qui était marin... Elle s'appelait Marie Jeanne Kersaho.

– Il a trouvé dans les archives ? demande Anouk en appuyant sur ce mot qui lui semble important.

– Oui, on peut aller chez lui prendre le café, il nous racontera...

Anouk hoche la tête tout en fixant les dernières coquilles de pouces-pieds qui ne sont pas encore brisées. Elle entend derrière le froissement de la blouse d'Elia, un tiroir de bois qui s'ouvre et se referme. « Regarde, j'ai ça. C'est un vieil outil pour faire des trous dans les ceintures de cuir, je crois » murmure Elia en lui tendant un poinçon au manche de bois ouvragé et une petite cale pour appuyer la coquille. Puis elle retourne à la cuisine ciseler le bouquet de persil qu'elle vient de rapporter du jardin pour en parsemer le plat de pâtes.

Les pâtes pèsent un peu sur l'estomac d'Anouk quand elle enfourche son vélo. Elia ne l'empêche jamais de se resservir de pâtes, et Elia cuisine des

pâtes presque tous les jours. Elia semble légère, elle, sur son vélo qui file et Anouk pédale plus fort pour la suivre. Elles traversent maintenant le bourg endormi en ce début d'après-midi, passent devant l'école silencieuse. Anouk jette un œil vers les hautes fenêtres derrière lesquelles Elles et Gabriel doivent être en classe.

Anouk habite une ville lointaine aux vacances décalées de celles de l'île. L'autre jour, sur la terre meuble du sol de la cabane, elle a tracé avec un bâton une sorte de cartographie pour leur montrer là où se tiennent les montagnes noires. La bande n'en avait jamais entendu parler. Alors elle leur a raconté les forêts, la neige puis les lacs d'eau sombre, presque sucrée, comme elle décrit d'ordinaire aux autres de sa classe l'île et la mer qui passe du gris au turquoise en laissant un goût si salé sur les lèvres qu'on dirait parfois avoir mangé des cacahuètes ou des chips.

Anouk ne se doute pas que son casque blanc aux étoiles dorées apparaît dans les fenêtres de la classe des Elles et Gabriel. Mona pousse du coude Maelenn qui pousse du coude Morgane et toutes finissent par tourner la tête pour suivre le passage des étoiles dorées le long des fenêtres.

– La chance ! souffle Mona qui rêve soudain de montagnes et de lacs où plonger. À la récréation les trois M. diront qu'elles ont vu passer le casque d'Anouk et il y aura une brève dispute car Pia ne voudra pas les croire.

– Sinon vous nous auriez dit, quand même ?

– On lui redemandera vous verrez bien...

Et ça s'arrêtera là car quand même ce n'est guère un événement une fille qui passe à vélo devant l'école, maintenant que cette fille n'est plus mystérieuse.

Anouk et Elia, elles, longent des champs bordés de maisons aux volets fermés puis elles prennent un chemin qui serpente vers un puits. Là, derrière un grand châtaignier se dessine une maison de pierres sombres aux volets qui hésitent entre le bleu et le vert. Alors qu'elles posent les vélos sur leurs béquilles enfoncées dans l'herbe du jardin, la porte fermière s'ouvre et Jo apparaît dans l'encadrement. Il sourit, toujours en vareuse bleue, ses mains dans les poches, il semble respirer fort dans le ciel.

– Comment qu'est-ce ?

– Bien et toi ? répond Elia.

– Vous voulez un coup d'jus ?

– Oui, si tu en as...

– J'ai trouvé quelques documents, fait Jo en rem-
plissant sa cafetière. C'est pas grand-chose. On sait
pas grand-chose sur sa vie à Marie-Jeanne.... Tu
prends du café toi aussi ? demande-t-il en se retour-
nant.

– Non... murmure Anouk en fronçant le nez à l'idée
d'une tasse noire. Elle se juche sur une des chaises
paillées disposées autour de la table. Elia, elle, retire
sa veste de cuir et sort de la poche intérieure son car-
net et un crayon. D'une main, Jo repousse le journal
étalé là, de l'autre, il pose deux tasses puis il va vers les
piles de documents disposées sur une table de bois,
près de la cheminée et il en rapporte une pochette
bleue.

– C'est tout ce que j'ai trouvé...

– C'est des archives ? Ose Anouk.

– Oui, j'ai trouvé ça en fouillant les archives et puis,
il y a un bouquin aussi d'Odette du Puigauveau qui
parle de la Fille Courageuse... C'est là, en fait, la pre-
mière fois où j'ai su son existence.

– C'est qui Odette ?

Le bruit de la cafetière les interrompt et Jo retourne à la cuisine la chercher.

– Odette du Puigaudeau elle s'est embarquée sur des thoniers dans les années 30 et elle a raconté ça dans un livre *Grandeurs des îles...*

– Mais, elle, à cette époque-là, elle avait le droit d'embarquer ? demande Elia en relevant le nez de son carnet où elle griffonne des notes.

– Ben ça, c'est pas dit, si tu veux... À un moment dans son livre, cette Odette, elle raconte qu'elle est sur le quai de Douarnenez ou de Concarneau, je sais plus, et elle cherche un thonier qui voudrait bien l'embarquer. Là, elle raconte qu'elle doit montrer son livret maritime au capitaine, mais elle ne dit pas comment elle l'a obtenu.

Jo verse le café dans les tasses et s'assoit à son tour.

Parce que dans les années 30 non plus les femmes n'avaient pas droit d'être marin et donc elles n'avaient pas le droit d'avoir un livret maritime qui est une sorte de passeport pour pouvoir embarquer.

Anouk est un peu perdue.

– C'est vieux les années 30 ?

– Oui, c'était il y a presque 100 ans. Mais bon, faut dire que les femmes n'ont eu le droit de devenir marin de métier qu'en 1963. C'est une mécanicienne de pêche du nom de Sonia de Borodesky, la première à obtenir son livret... Regarde, j'ai trouvé sa photo.

Anouk scrute la photo en noir et blanc d'une femme en salopette de ciré, se tenant sur le pont d'un bateau jonché de poissons brillants.

– C'est vieux aussi non, 1963 ?

– Oui, c'est vieux aussi, rit Elia. Moi, je n'étais pas née... Mais ce n'est pas très vieux non plus.

– Moi j'avais 15 ans ! rit Jo à son tour. C'est pas vieux du tout...

Anouk les regarde, gênée. Elle n'a pas compris si

c'était vieux ou pas. Mais maintenant elle n'ose plus les interrompre.

Un à un, Jo extirpe les documents, actes de décès, coupures de presse, liste des canots trouvée à l'Inscription maritime, il retourne à son ordinateur montrer l'arbre généalogique des Kersaho. « Voilà, fait-il en fronçant les yeux et en montrant des carrés et des flèches avec des noms. La Fille Courageuse, en fait, elle s'appelait Marie-Jeanne Kersaho. Elle est née en 1828 au moulin du Stang... son père était meunier. »

Anouk écoute la voix grave et chantante de Jo qui raconte en tissant des fils entre les bouts de papier qu'il a dénichés l'histoire de la Fille Courageuse, fille de meunier devenue homardièrre. Ho-mar-dièrre répète Anouk dans sa tête. C'est un mot à garder, comme aR-mérie. Homardièrre, ça sonne un peu comme chevalière. Comme un titre qu'on reçoit après avoir faire preuve de son courage et de sa témérité. Mais les papiers de Jo disent des dates, des chiffres, pas vraiment d'histoire. Il soupire. « Plus personne n'est là pour nous raconter... »

Le soir venu, Anouk s'enfonce dans le fauteuil fleuri, la pile de bandes dessinées juste à côté.

– Tu ne les as pas déjà toutes lues ? demande Elia tout en posant la bouilloire sur le feu.

– Si mais c'est pas grave, je relis, répond Anouk un peu maussade.

– Tiens, tu ne veux pas emporter ce qu'on a trouvé sur la Fille Courageuse ? Anouk abaisse sur ses genoux l'album qu'elle est en train de lire pour voir ce dont parle Elia. Sur la table, sa marraine a éparpillé les photocopies données par Jo. La mauvaise photo de Marie-Jeanne en noir et blanc et quelques pages des notes qu'elle a prises. Anouk hausse les épaules. Elia se mord les lèvres. Elle ne sait pas comment sortir

Anouk de sa bouderie. Elle se rend compte qu'Anouk est prompte à boudier. C'est peut-être parce que la bande des hirondelles n'est pas venue à la cabane après l'école. Soudain, elle éteint la gazinière et propose :

– On va nager ?

– Maintenant ? Anouk est enfouie dans le fauteuil, la capuche de son sweat licorne rabattue presque jusqu'à ses yeux.

– Oui, maintenant... Elia laisse la phrase s'effilo-cher. Elle allait dire que c'était l'avant-dernier soir mais elle s'est retenue. Déjà elle remplit son panier de pulls et de serviettes. Dans un soupir, Anouk pose sa BD et enfle ses bottes.

L'eau leur semble presque tiède tant le ciel est d'un gris froid humide qui s'accroche aux branches et aux rochers. Elles ne disent rien. De loin, si on était ce merle qui les regarde entre les fleurs de prunelliers, on pourrait penser qu'elles sont fâchées l'une contre l'autre. Anouk plonge, fait de longues brasses sous l'eau, on a l'impression qu'elle va caresser les lamineuses qui dansent et qu'on distingue depuis les prunelliers, tant la mer est limpide ce soir.

Elia la regarde, l'attend. Elle sourit. Puis elle sort et va chercher les serviettes en marchant maladroitement sur les galets sombres. Quand Anouk sort dégoulinante à son tour, Elia l'enveloppe avec une serviette immense et la frotte vigoureusement contre elle.

Alors on sait qu'elles ne sont pas fâchées, juste tristes et que la mer les a débarrassées d'un peu de cette tristesse.

Elia rallume le feu sous la bouilloire et coupe d'épaisses tranches de pain. Peu après, Anouk fait coulisser la porte de bois de la douche et la buée autour du miroir disparaît dans l'odeur du pain grillé. Elle se démêle les cheveux puis elle va aider Elia à remplir les petites soucoupes de confiture, remuer les œufs brouillés avec la cuillère de bois, couper des tranches de fromage, servir le thé et le chocolat chaud...

« Quand tu reviendras, ce sera l'été », murmure Elia en sirotant son thé. Anouk hoche la tête. C'est encore loin l'été.



L'AUBE DU DERNIER JOUR

Le lendemain, l'aube se lève à peine, hésitant entre le rose et le gris, quand Anouk sort doucement du lit. Elle enjambe sa valise où elle a commencé à fourrer toutes ses affaires. Sans bruit, elle descend l'échelle de bois. Elle aperçoit Elia assise sur le muret de pierre, une tasse de café fumante à la main. Un merle sautille sur la route, juste devant elle.

– Dis, tu te lèves tôt... murmure Elia qui s'est retournée en entendant ses pas. Anouk hoche la tête.

– Je descends à la crique aux roseaux... arrive-t-elle à chuchoter.

Elia sourit. Anouk a enfilé bottes et ciré. Elle semble si décidée qu'elle ne lui propose même pas de chocolat chaud...

– Tu as ta montre ? Anouk hoche la tête. Déjà elle s'est élancée sur le sentier.

Elia pose sa tasse et plisse les yeux dans le ciel qui se réveille. Elle sent la pierre froide soudain à travers son jean. Elle se sent vaguement inquiète aussi. Chasse cette pensée et retourne à l'intérieur où elle a laissé tous les papiers éparpillés. Alors qu'elle s'apprête à rincer sa tasse, elle aperçoit le tableau noir. Un canot manœuvré par une silhouette en jupons et capuche y a été dessiné. Sur le bastingage on peut lire les mots maladroits « *la Fille Courageuse* ». Elia sourit.

Anouk, elle, a déjà traversé les roseaux et elle grimpe pour atteindre l'autre versant des rochers et le karreg peskér. Elle se sent étonnamment alerte, légère, les sens aux aguets. C'est peut-être parce qu'elle n'a rien mangé, ou qu'elle s'est réveillée avant le soleil. Il lui semble entendre le moindre crissement, le léger clapot, le bourdonnement d'un moteur, un éclat de voix. Ils sont encore là. Elle aperçoit un canot s'éloigner. Elle dévale le rocher presque sur les fesses et l'homme qui se tient sur les petites marches sculptées se retourne, surpris par le bruit de son arrivée. Anouk rougit. Elle le reconnaît. Un voisin d'Elia. Elle ne sait plus son nom. Lui, il hoche la tête en guise de salut. Elle fait de même. Un goéland passe en piaillant.

– T'es pas la nièce d'Elia, toi ? fait l'homme en se retournant vers l'amarre qu'il dénoue.

– Si... souffle Anouk sans prendre le temps de préciser qu'elle est filleule, pas nièce. Est ce que je peux venir avec vous ?

– Avec moi ? L'homme la regarde, surpris.

– Pour pêcher...

– Tu veux que j'temmène sur le canot ? Bah, pour-quoi pas, j'irai voir Elia...

– Elle est d'accord, le coupe Anouk. Elle se force à le regarder droit dans les yeux, sans frémir.

– J'préférerai lui en parler d'abord, marmonne le pêcheur. Si c'est pas aujourd'hui ça sera demain... allez !

Déjà il a ramené son canot blanc contre les marches et s'apprête à y grimper.

– Mais demain ça sera trop tard, demain je pars ! crie Anouk comme pour le stopper. L'homme pourtant a déjà grimpé dans le canot et il laisse filer le va-et-vient pour s'éloigner du rocher.

– D'solé, une autre fois ! lui lance-t-il, par dessus le moteur qui pétarade comme une mobylette.

Anouk se laisse tomber sur le rocher froid. Le soleil perce à peine et l'ombre de la nuit a laissé la roche glacée et humide. Elle soupire. Elle aurait dû se lever plus tôt encore. Elle n'imaginait pas que les pêcheurs partaient si tôt en mer. Elle en aurait trouvé un autre qui aurait accepté de l'emmener. Elle se tient recroquevillée, enserrant ses genoux avec ses bras et elle regarde le soleil se lever. Une part d'elle est soulagée. Elle ne voulait pas trop mentir à Elia. Elle regarde sa montre. Le soleil se hisse au-dessus de la mer, au fond de la crique.

Elle caresse du bout des doigts les pétales froissés d'une armérie, prononce son nom à voix haute encore une fois comme pour se redonner du courage, avant de s'appuyer, paumes contre le rocher froid, et se remettre debout. Anouk rentre vite. Elle a faim et froid soudain.

En haut du rocher elle cueille quelques brins de criste marine qu'elle glisse dans sa poche de ciré, pour se souvenir, quand elle sera rentrée. Puis elle se met à

courir jusqu'à la maison d'Elia. Elle sent ses poumons brûler, ses joues cramoisies. Son ciré est trop lourd, ses bottes lui font mal, mais elle court toujours.

Elia la voit arriver. Elle sort précipitamment.

– Qu'est ce qui t'arrive ?

– Rien, j'avais envie de courir, souffle bruyamment Anouk pliée en deux, les mains sur les genoux.

Elia la regarde, entre inquiétude et étonnement, puis elle rentre faire chauffer le chocolat. Anouk retire son ciré et ses bottes avant de s'asseoir sur le muret. Elle a envie de rester dehors et de ne rien raconter. Comme si elle le devinait, Elia lui apporte une tasse et des tartines à la confiture de mûre. Puis, un carnet un peu épais. Anouk l'ouvre avec précaution. Sur la première page, Elia y a collé la photo de Marie-Jeanne, la Fille Courageuse. Sur les pages d'après, les différents papiers récoltés par Jo, liste des rôles d'équipage à l'Inscription maritime ou des vieux articles de journaux. Après, Elia a collé une feuille de fougère et elle a écrit à l'encre autour : *« Elle ramendait elle-même ses filets, ça l'empêchait pas de couper les fougères, comme les autres femmes... »*

– Pourquoi t'as écrit ça ?

– Je ne sais pas, c'est une phrase trouvée dans le livre d'Odette, là. J'aime bien l'imaginer ramender ses filets et puis aller couper des fougères pour son jardin, juste après...

– Ça veut dire quoi ramender ses filets ?

– Ramender c'est comme raccommoder, coudre, quand les filets sont déchirés à cause des rochers et de la houle...

– Ah... Anouk se lève et va ranger le carnet dans la poche de son sac à dos.

– Il y a des pages blanches encore après, ajoute Elia. Tu peux écrire ou dessiner son histoire, Jo dit qu'on

saura jamais rien d'autre mais tu peux l'imaginer, non ?

– Non, je crois pas que je pourrai. J'ai jamais embarqué sur un canot. J'peux pas savoir ce que ça fait, souffle Anouk en se rasseyant sur le muret pour reprendre une tartine. Elia se ressert un café à son tour, un peu décontenancée.

– Je te coupe une autre tartine ?

Anouk fait non de la tête et se lève pour rincer son bol. Puis elle retourne à son ciré laissé sur le muret, fouille ses poches pour retrouver la criste marine et va la ranger dans la poche où se trouve le carnet. En le glissant, elle sent entre ses doigts la guirlande de coquilles de pouces-pieds.

La cabane semble comme assoupie. Pourtant, Elles et Gabriel en ont redressé l'ossature, elles ont retendu les cordages, refait le toit avec un tissage de roseaux, nettoyé les branchages éparpillés pendant les tempêtes d'hiver. Mais de loin, la cabane ne semble n'être qu'un amas de brindilles et de branches. Anouk s'approche avec précaution, comme pour ne pas la réveiller. Elle tente de faire comme lui ont montré Vanessa et Pia. « Dérouler les orteils un à un pour ne pas laisser de trace. » Elle n'a pas trop compris comment « dérouler les orteils », elle essaye, les filles avaient l'air d'y arriver. Anouk a bien vu qu'elles laissaient des traces aussi, et que malgré tout, leurs pieds faisaient un léger bruit en se décollant de la terre humide, mais elle n'a rien dit. Les filles avaient l'air tellement fières de leur méthode recopiée mot à mot dans un roman d'aventures. Alors Anouk déroule les orteils avant d'y poser son poids... Une fois à la cabane, elle se retourne et distingue les traces de ses bottes sur l'étroit sentier. Tant pis, elle les effacera après. Elle s'accroupit, déplace

la grosse branche en forme de Y qui sert à barrer l'entrée et avance à genoux sur le tapis de feuilles disposées par terre. Ça aussi, c'était dans le roman d'aventures. Vanessa avait corné la page où la fille du roman fabriquait une sorte de matelas avec des épinettes. Anouk a dit que les épinettes il y en avait plein dans les forêts de la montagne noire mais toutes ont convenu qu'on n'allait pas attendre qu'elle revienne la prochaine fois avec une valise pleine de branches d'épinettes.

Alors Elles et Gabriel sont allées ramasser des brassées de genêts sur le sentier de la côte et Gabriel a dit « on dirait que c'est des épinettes » et après elles se sont couchées dessus en riant et ce n'était sans doute pas aussi confortable qu'un matelas d'épinettes mais ça sentait bon. Anouk s'était sentie bien là, couchée parmi les autres. Juste pour s'en souvenir, elle se couche à nouveau en tirant bien la capuche de son ciré sur ses cheveux. La lumière du ciel traverse le toit tissé de roseaux et elle entend un merle ou peut-être est-ce une grive ou une bergeronnette, en fait elle ne sait pas trop reconnaître le chant des oiseaux. Elia saurait. Mais les autres lui ont fait promettre de ne pas révéler la cachette de la cabane à Elia. Elle a promis, en omettant de dire qu'Elia la connaissait déjà leur cabane.

Elle manque de s'endormir là. C'est qu'elle s'est réveillée bien trop tôt. Zut. Pour rien en plus. Elle a envie de pleurer soudain en se rappelant le refus de l'homme au canot. Elle se repasse la scène dans la tête. Soudain, elle se redresse. Pourquoi elle n'y a pas pensé plus tôt ? Les Elles et Gabriel, elles doivent sans doute savoir manœuvrer un canot ! Peu à peu un plan se dessine dans sa tête. Mais d'abord, finir ce qu'elle est venue faire à la cabane du vallon.

Elle pousse la pierre des deux mains avant de gratter la terre avec un bâton et de déterrer la boîte aux trésors. Du bout des ongles, elle entrouvre le couvercle rouillé et y glisse la guirlande de pouces-pieds. Après elle enterre de nouveau la boîte, tasse la terre, remet la pierre. Elle sort à genoux et à reculons de la cabane en vérifiant qu'elle ne laisse aucune trace. Elle sourit en imaginant leurs têtes quand Elles et Gabriel rouvriront leur boîte aux trésors et se demanderont si ce n'est pas l'esprit du vallon qui leur a déposé cette offrande...

Tout a l'air toujours aussi assoupi quand elle quitte le vallon et court jusqu'à chez Elia prendre son vélo. « Je reviens, j'ai un truc à faire ! » crie-t-elle à sa marraine sans la voir.

Anouk pédale à toute berzingue jusqu'au bourg, il faut qu'elle y arrive avant l'heure de la récréation. Le regard fixé sur la route, concentrée pour prendre serré le virage qui mène à l'école, elle ne voit pas Jo. Lui, il traverse la rue d'un pas nonchalant, se balançant toujours comme s'il était sur le pont d'un bateau. Anouk freine brutalement manquant de le renverser.

– Ben, dis, t'as le diable aux trousses ou quoi ?

Anouk reprend sa respiration.

– Je dois... elle hésite. Il ne faudrait pas que Jo aille répéter son plan. Je dois aller faire une dernière course avant de partir... Le mensonge sort dans un souffle. Anouk se dit que ce n'est pas tout à fait un mensonge, tout dépend de ce qu'on comprend par le mot course.

– Ah tu pars ?

Anouk hoche la tête. Elle agrippe son guidon, une botte sur la pédale, prête à repartir. Jo doit le sentir car il se remet en route en lui faisant un signe de la main.

– Kenavo alors !

– Euh, mais je reviens cet été !

Mais Jo déjà lui tourne le dos et s'éloigne de l'autre côté de la route.

– Euh et merci pour l'histoire de la Fille Courageuse et des archives et de la vieille Célestine ! crie Anouk pour que ses mots arrivent de l'autre côté. Alors Jo se retourne vers elle et il sourit en faisant mine de la chasser du revers de la main.

– File, tu vas être en retard.

Quelques minutes plus tard, Anouk laisse son vélo contre une clôture un peu avant le terrain vague et y accroche son casque à étoiles dorées qui ne manquerait pas de la faire repérer. Elle s'accroupit derrière le tas de sable, à l'entrée du terrain vague. Plus loin l'école a l'air assoupie. Tête baissée, Anouk avance comme un crabe jusqu'à la cabane pour ne pas se faire voir. Elle n'essaye même pas de dérouler ses orteils pour ne pas faire de traces, il faut agir vite et, personne ne distinguera les semelles de ses chaussures sur ce chemin piétiné. Elle se glisse dans l'ouverture de la cabane au sol de terre battue et se cogne contre un des parpaings qui leur sert à s'asseoir autour de la grosse bobine de bois récupérée sur le chantier. Sur la bobine se trouve toujours le pot de confiture et un bouquet de fleurs sauvages un peu fané. Anouk s'assoit sur un des parpaings plus en retrait pour ne pas se faire voir de l'entrée puis elle reprend son souffle. Elle tire alors les bretelles de son sac à dos, le ramène devant elle, ouvre la fermeture, prend son carnet, en déchire une page, le remet dans son sac où elle farfouille pour trouver un stylo. Puis elle griffonne sur la feuille, la plie en quatre, la coince sous le pot de confiture en la laissant dépasser, bien en évidence et elle repart comme elle est venue.

C'est Gabriel qui la voit le premier. Ce n'est pas lui qui est entré le premier dans la cabane pourtant. C'est Pia. Mais Pia s'est blottie contre le Tigre qui les attendait, somnolant derrière la bobine de bois. Elle a enfoui sa tête dans les poils jaune doré de la chienne et elle n'a pas donc pas vu la feuille pliée. Les autres se glissent tour à tour autour de la bobine alors que Gabriel déplie le mot et le déchiffre à voix haute :

« Mon premier est géométrique mais il n'est ni rond, ni rectangle
Mon second est le contraire de beaucoup
Avec mon troisième, je commence les lettres que j'envoie aux amis que j'aime
Mon tout est bleu, il brille au soleil, il peut être chaud ou froid et il ne s'écrit pas comme il se prononce. »

Un silence et puis tous se regardent, l'air entendu. « Pas de temps à perdre ! s'écrie Vanessa, on y va ! » La bande s'égaille hors de la cabane pour attraper les vélos. Le Tigre suit Pia en courant négligemment à côté de son vélo mais quand Elles et Gabriel passent devant le lotissement, Pia lui fait signe de rentrer à la maison. Le Tigre baisse les oreilles quand Pia la regarde sévèrement tout en se mordant l'intérieur de la joue. La chienne finit par s'éloigner, en dodelinant de la tête, triste tigre... Pia fixe la route qui défile sous la roue de son vélo en suivant les 3 M qui foncent devant. La flèche, le puits et la bande des Elles et Gabriel s'élance dans la montée. L'homme aux cactus et aux mille chats n'est pas là, elles traversent la place et s'arrêtent juste avant l'entrée du sentier menant à la crique aux roseaux. Les vélos s'entassent les uns et les autres, emmêlant guidons, chaînes et pédales. Puis Elles et Gabriel descendent l'étroit sentier.



XI. LA FILLE COURAGEUSE

Anouk ne les entend qu'au dernier moment. C'est un froissement dans la lande, un caillou qui roule. Assise sur le karreg peskér, adossée à la pierre chaude de soleil elle tourne la tête et distingue les sept silhouettes qui se dessinent contre les nuages du ciel. Elle sent son cœur frémir. Elle avait peur que personne ne vienne.

– Salut !
– Salut !
– Fastoche ta charade, eh !
– Je savais bien que vous alliez trouver
– Qu'est ce qui se passe ? demande Pia en se dressant bras croisés. Morgane, Maelenn, Mona, Inès,

Vanessa et Gabriel, elles, descendent les unes après les autres et s'assoient en cercle autour d'Anouk.

– Est-ce que vous savez faire du canot ?

– Faire du canot ? Gabriel sourit, un peu moqueur, tout en se recoiffant. Son chignon s'est légèrement défait pendant qu'il pédalait.

– Ben le manœuvrer quoi...

– Ah, godiller ? coupe Morgane

– Euh... Je ne sais pas, c'est quoi godiller ?

– Tu sais pas godiller ?

Anouk ouvre de grands yeux.

– Moi non plus je sais pas godiller, la rassure Inès. Morgane et Mona devaient m'apprendre, c'est elles qui sont championnes de godille...

– Championnes de godille ?

– T'as oublié qu'on était sur une île ou quoi ? raille Pia. Bon, pourquoi tu nous as fait venir ?

– Non, j'ai pas oublié, c'est juste qu'Elia, elle n'a pas de canot. Je croyais que c'était parce qu'il y avait que les pepés¹ qui avaient des canots mais hier, Jo il nous a raconté l'histoire d'une femme marin. Alors moi aussi j'aimerais bien...

Maintenant c'est au tour de Vanessa de l'interrompre.

– Jo, Jo qui connaît toutes les histoires ?

– Oui, lui...

– Mais vraiment, tu sais pas ce que c'est la godille ? Morgane bondit sur ses pieds et attrapant un aviron imaginaire, la voilà qui se met à se balancer et à des-siner des huit dans le ciel. Bon il faudrait une dame de nage...

– Une dame de nage ? Anouk n'a jamais entendu ces mots.

– Non, mais tu connais rien de rien ?

– Ben non, Elia, elle n'a pas de canot. C'est pour ça. Je vous ai dit, je croyais que c'était parce qu'il y avait

¹ À Groix se prononce « peupé »

que des pepés qui avaient des canots. Mais l'autre jour, Jo il nous a raconté l'histoire de la Fille Courageuse et j'ai eu envie d'aller pêcher aussi.

Morgane fait la grimace.

– Godiller d'accord mais pêcher non merci, hein...

Vanessa se tourne vers Anouk.

– Mais c'est qui la Fille Courageuse ?

– La Fille Courageuse, elle était marin, commence Anouk et Pia s'assoit soudain avec les autres. C'était au temps d'avant, Jo il était pas né. C'était vraiment il y a longtemps. Elle s'habillait encore en jupons et elle portait un béguin, il a dit, c'est comme une petite coiffe, sur le chignon. Elle était homardière.

– C'est quoi homardière, celle qui pêche des homards ?

– Oui, dans les articles de journaux ils écrivent qu'elle pêchait des homards et des langoustes.

– Mais y'a plus de langouste autour de l'île, mon père il dit, interrompt Morgane.

– Non, mais c'était il y a très très longtemps, au temps des langoustes, quoi... soupire Anouk, irritée d'être interrompue.

– Bon et alors ? s'agace Pia.

– Alors, c'était une rebelle, elle était un peu une pirate... Parce qu'à l'époque c'était interdit aux filles d'être marin et de naviguer. Et elle, elle s'en fichait, elle laissait ses sabots sur les rochers, elle remontait sa longue robe et elle grimpait sur les canots !

– Peut-être qu'elle se déguisait en homme ?

Toutes se tournent vers Inès qui, jusqu'ici était restée silencieuse.

– J'ai entendu une histoire comme ça à la radio d'une pirate qui se déguisait en garçon, poursuit-elle. Ils disaient qu'elle serrait des bandages autour de sa poitrine et ça l'empêchait presque de respirer mais

elle se battait féroce­ment quand même...

– Oui, ben pas elle, elle ne se déguisait pas, reprend Anouk. Jo il a même une photo qu'il a trouvée où on la voit en jupons. Elle était pas du genre à se cacher..

– Peut-être qu'elle était en jupons à terre mais qu'elle se déguisait pour aller en mer ?

– Mais non, je vous dis, c'est écrit qu'elle allait en jupons et que, quand il se mettait à pleuvoir, elle les fourrait dans ses bottes et son ciré et que ça lui donnait l'air d'une poire ou d'une bouteille ou d'une balise, je sais plus très bien...

– C'est écrit où si c'était au temps des langoustes ? C'est dans un livre d'histoire ? demande Gabriel

– Non, justement, comme c'était hors la loi, c'est pas dans les livres d'histoire.

– Ben, comment t'as su alors ? Pia lance un regard méfiant à Anouk.

– C'est Jo qui a fouillé dans les archives...

– Les archives ? répètent les trois M. d'une même voix.

– En fait, c'est des tas de vieux documents où y a écrit l'histoire des gens d'avant. Quand ils sont nés, quand ils se sont mariés, tout ça, Jo, il a en plein les tiroirs et plein les armoires. C'est des vieux papiers un peu jaunes avec des belles écritures à la plume... Et dans ces vieux papiers, Jo il a trouvé des articles de journaux du temps des langoustes.

– C'était pas un temps si vieux alors si y'avait des journaux, siffle Pia.

– Ben le temps des langoustes c'était pas si vieux, lui répond Morgane. Mon peupé il pêchait plein de langoustes quand il était jeune.

– Eh, vous arrêtez de lui couper la parole ? s'énervé Vanessa.

– Non, c'était pas si vieux. Anouk sourit à Vanessa. Mais c'était vieux quand même, en ce temps-là y avait

pas de canot à moteur... C'était que des chaloupes en bois qui se manœuvraient à la voile. Et Marie-Jeanne, sa chaloupe elle s'appelait La Fille Courageuse, comme elle...

Anouk se racle la gorge avant de prendre une voix un peu mystérieuse, comme Elia fait quand elle lui raconte une histoire. Les autres l'écoutent.

– Un jour, ou une nuit, ça les articles de journaux ne le disent pas, elle a grimpé dans son canot pour aller sauver un bateau anglais qui faisait naufrage à la Pointe des Épaves. C'était une grosse tempête, le vent soufflait comme un forcené depuis l'ouest et les vagues déferlaient sur la pointe, faisant rouler le bateau anglais entre elles comme si c'était un jouet. La Fille Courageuse, elle a hissé la voile, elle a décroché son ancre puis elle a manœuvré toute seule dans la tempête pour aller débarquer l'équipage anglais, qui devait parler ni breton, ni français, alors ça ne devait pas être facile de se comprendre lors de la manœuvre de sauvetage mais tout ça ils le disent pas dans les articles. Ils disent juste qu'elle les a secourus. Et le bateau il a dû couler, a dit Jo. Il n'a pas trouvé trace de ce navire anglais dans d'autres vieux papiers mais il dit qu'il y en a des tas des bateaux anglais qui se sont fracassés à la Pointe des Épaves... Et Marie-Jeanne, la Fille Courageuse, elle a été récompensée pour ça. C'est écrit dans le journal. « La somme rondelette de 600 francs... » Bon, c'était des francs du temps des langoustes, si ça se trouve, c'était beaucoup...

Un silence se fait. Accroupie sur le rocher qui brille au soleil, Vanessa tâte du bout des doigts les pans de la robe de velours rouge qu'elle a enfilée ce matin.

– Et elle faisait tout ça en jupons ?

– Tout ça en jupons oui... Et regarde, c'était des jupons comme dans les livres de contes, plus épais que ta robe à toi. Anouk sort la photo de sa poche subrepticement comme si elle faisait un tour de magie. Elle a attendu pour la montrer. On dirait qu'elle abat un joker à la fin d'une partie de cartes.

– Ah mais tu as la photo ?

Les 3 M se rapprochent d'un même mouvement pour se pencher sur le bout de papier photocopié en noir et blanc.

– Oh la la, je l'imaginais pas du tout comme ça, murmure Inès

– Moi non plus. Pia fronce le nez.

– Moi non plus, renchérissent en chœur les 3 M.

Gabriel lui, ne dit rien. Il prend la photo entre ses mains et la scrute comme pour en apprendre tous les détails.

– On dirait pas du tout une fille courageuse... glisse Pia. Une fille courageuse ça devrait être une fille, quoi... Là, c'est une grand-mère !

Anouk hoche la tête.

– On dirait un rocher sculpté par le vent, murmure Inès. Vous avez vu toutes ses rides ?

– Elle fait un peu peur, en fait, je sais pas si j'aurais osé la rencontrer.

Gabriel tend la photo aux trois M qui, penchées sur le bout de papier, tentent à leur tour de déchiffrer le regard de Marie-Jeanne Kersaho. Elle semble les fixer droit dans les yeux...

– On dirait qu'elle se moque de nous. Vous avez vu comme elle se tient, les mains dans les poches ?

– Mais bon, ses jupons, ils ont l'air moches, malgré Vanessa en caressant furtivement sa robe de velours rouge. Le tissu, là, il est tout abîmé, et puis

sombre avec ça. Et regardez sa veste, toute rapiécée. Vanessa, elle rêve de porter des jupons d'avant, de ceux qui retombent en cloche autour de soi, qui tournent quand on danse et qui bruissent quand on marche mais pas ceux-là, merci bien.

– En plus ils doivent sentir la langouste ses jupons, pouffe Pia.

Anouk a récupéré la photo, qu'elle lisse du bout des doigts.

– J'suis d'accord avec vous, ses jupons et sa veste ils ont l'air bien usés et elle aussi elle a l'air toute usée par la mer, mais j'trouve quand même qu'elle ressemble à une reine. Elle se tient comme si elle était reine, non ?

– La reine des langoustes et des homards ? Pia lance un grand rire un peu faux.

Anouk lui jette un regard noir, elle commence à l'agacer prodigieusement Pia avec son envie de faire rire les autres.

– Ben de dire homardièrre c'est bien, je trouve. Ça fait comme si elle était chevalière...

– Ah oui, c'est vrai ça ! s'exclame Inès. Mais la Fille Courageuse, ça lui va pas...

– Peut-être que ça lui allait quand elle était petite et puis que quand elle a grandi, même quand elle est devenue vieille, elle est restée comme une fille et son nom lui est resté... ose Anouk

– Comme Peter Pan...

– Non mais n'importe quoi. Peter Pan il est jamais jamais devenu grand, t'as déjà vu des photos de Peter Pan en grand-père, avec plein de rides au coin des yeux ? s'énervé Pia.

– Et puis Peter Pan, c'était un garçon ! Gabriel se redresse.

– Et alors, qu'est ce que ça change ? coupent d'une voix tranchante les trois M.

De nouveau le silence se fait, il tombe sur la bande agglutinée en cercle sur le karreg peskér. On entend les cris d'un couple d'huîtres pie qui volent d'une falaise à l'autre, et puis le clapotis de l'océan, juste à leurs pieds. Ou plutôt le clapotis que font les canots des pêcheurs balancés doucement par les vagues qui viennent contre le rocher.

– Et elle habitait ici cette homardière fille courageuse ? demande Vanessa qui n'aime pas les silences entre eux.

– Elle habitait à Kerliet. Elle était fille du meunier. Mais elle ne voulait pas être meunière, elle voulait être marin...

– Je savais même pas qu'il y avait des meuniers et des moulins ici. Inès étend ses jambes devant elle. Bon, je commence à avoir des fourmis dans les pieds, moi... Qu'est ce qu'on fait ?

– En fait, la Fille Courageuse elle avait rien à voir avec le karreg peskér ? cingle Pia.

– Non, rien, murmure Anouk, le visage posé sur ses genoux repliés entre ses bras, presque boudeuse. C'est juste qu'ici y'a des canots... Et moi je voulais partir en canot, pour savoir ce qu'a fait d'aller pêcher.

– Ah ben t'aurais dû le dire plus tôt, t'aurais été avec mon père. Il y va tous les jours, marmonne Morgane.

– Ah oui ? Ici ? Tu vas avec lui ? Il est pêcheur ton père ? Tu sais pêcher ? Anouk s'est redressée.

– Pff, oui son père est pêcheur, non elle pêche pas. Mona et Maelenn répondent d'une seule voix car elles savent que Morgane n'aime pas trop parler de ça.

– Il était pêcheur, précise Morgane. Maintenant il est à la retraite mais il y va quand même tous les jours.

– C'est lui qui nous a appris à godiller quand même ! s'exclame Mona.

– Oui, godiller c'est drôle, mais pêcher non merci.

Ça pue, ça donne le mal de mer et je déteste démêler les filets pleins d'algues. Morgane s'est renfrognée, pelotonnée sur le rocher.

– Moi, quand j'ai été, j'ai pas aimé voir les araignées prisonnières qui essayaient de s'échapper, avoue Maelenn qu'on n'avait pas entendue jusqu'ici.

– Moi j'aime bien godiller et j'aime bien barrer aussi avec le petit moteur-là quand ton père il nous laisse faire, juste avant de rentrer au port... Mona sourit. Moi sûr, quand je serai grande, j'aurai mon canot !

– Moi je ne sais pas, je n'ai jamais été encore, sou-pire Inès.

– Moi non plus, la console Gabriel. Mais comme je mange rien qui vient de la mer...

– Ben Morgane non plus elle mange rien qui vient de la mer. La voix de Pia coupe le ciel.

– Ton père il est pêcheur et tu manges rien de ce qu'il pêche et tu n'aimes pas pêcher ?

Anouk regarde Morgane sans la comprendre, celle-ci hausse les épaules.

– Ben ça n'a rien à voir, la défend Mona, moi je voudrais avoir un canot et godiller et tout et tout pour-tant, ma mère elle pêche pas !

– Et ton père il pêche ? demande Anouk.

Tous les regards et les gestes se figent. Mona chuchote :

– Mon père, il est loin...

Anouk se mord la joue, tente de se rattraper.

– Et ta mère, pourquoi elle pêche pas ?

– C'est juste qu'elle n'est pas d'ici, elle n'a jamais appris... Ma mère, elle ne met pas un pied dans la mer, elle s'en approche même pas quand elle va sur la plage faire son yoga !

– Eh, la rassure Vanessa en lui posant la main sur l'épaule, ma mère elle est née ici mais elle ne nage pas non plus et elle adoore les cours de yoga de ta

mère !

Toutes se mettent à rire en écoutant l'imitation exagérée de Vanessa.

– Comme ma mère à moi, conclut Pia qui se radoucit. Bon, elle nage parfois, et elle descend aux grandes marées gratter des palourdes mais elle ne va jamais en mer. Y'a que mon père qui sort sur le canot de mon oncle. Moi non plus j'ai jamais été. Ça me dit rien en fait...

Un silence épais retombe entre elles. Le soleil commence à décliner et les ombres s'avancent depuis le haut des falaises.

– En tous cas, moi j'pêche pas mais j'aime bien ton histoire de la Fille Courageuse, murmure Maelenn.

– Moi aussi, glisse Mona.

– Moi aussi, ajoutent Gabriel et Inès. Seule Morgane et Pia ne disent rien.

– Ça se trouve, c'était une ancêtre à moi, sourit Vanessa. Ma meumé elle s'appelle Kersaho.

– Ah ouais ? Anouk écarquille les yeux puis elle fronce le front. Mais Jo il dit qu'elle a pas eu d'enfant...

– C'était une vieille tante peut-être ?

– Bon ! Pia s'est relevée d'un bond. Y'en a plein des Kersaho de toutes façons. T'auras qu'à demander à Jo. Elle a raison Inès, qu'est ce qu'on fait maintenant ?

– On emprunte un canot ? propose Anouk qui rentre les épaules en entendant les rires étouffés et surpris des autres.

– Noonnn, on peut pas faire ça !

– Toi aussi t'es une pirate, dis ! la chicane Gabriel. Non, les vieux ils peuvent nous tuer si on monte sur leurs canots.

– Quand on fait des cabanes avec leurs annexes sur le quai, tu verrais déjà le cirque qu'ils nous font ! ajoute Vanessa.

– Faudra demander à ton père, glisse Mona en regardant Morgane.

– Mais Anouk part demain... Je peux lui demander pour quand tu reviens.

– Ok , soupire Anouk, en levant les mains comme si elle se rendait avant de les regarder un-à-un avec un air de défi. Alors on va nager !

–Maintenant ?

– Cap ou pas cap ?

– Ah oui, t'es vraiment folle toi ! lance Pia en riant et en dézipant la fermeture éclair de son blouson argenté.





XII.

LE DERNIER SOIR DU DERNIER JOUR

Dans les derniers rayons du soleil qui caressent le karreg peskér, les filles et Gabriel se déshabillent maladroitement et laissent tomber sur la pierre chauffée par le soleil, des petits tas de collants, jeans, chaussettes et pulls. Anouk et Pia se déshabillent le plus vite, sans se regarder et elles glissent déjà au bas du rocher. Inès hésite. Elle jette des coups d'œil furtifs aux autres. Les trois M. sont parties se cacher derrière un des rochers. Gabriel se tortille pour ôter son jean tout en restant assis. Puis, il se relève d'un bond en caleçon, laissant tous ses vêtements éparpillés autour de lui et il saute dans l'eau. Vanessa, elle, a accroché son ciré noir brillant autour de son cou avec le lacet du col et ça lui fait comme une cape sous laquelle elle dégrafe sa robe de velours rouge.

Elle la plie ensuite soigneusement avant de la poser par dessus le sweat de Gabriel. Inès l'imite. Elle frissonne avant même de se déshabiller. Elle ne sait pas si c'est le froid, la frousse ou l'excitation. Elle ne sait pas que Vanessa frissonne aussi. Elle enlève ses bras des manches de son blouson rose qu'elle garde zippé jusqu'en haut, comme une cape aussi, et elle se trémousse en dessous pour enlever son legging et son sweat. Elle ne sait plus quelle culotte elle a enfilée ce matin, elle espère que ce n'est pas une vieille culotte détendue.

Elle respire quand elle s'aperçoit qu'elle porte la culotte bleu marine avec les ananas jaunes. Au moins ce ne sera pas transparent. Quand elle relève la tête, Inès aperçoit les trois M. en culottes blanche, beige et turquoise qui descendent à leur tour à la queueuleu vers les petites marches taillées en escalier. Elle a envie de crier : « Ohé, les culottes des 3 M ne sont pas noires ! » Mais là, frissonnant toujours dans le vent froid, elle n'a pas trop envie d'attirer les regards. Alors elle descend avec lenteur derrière les trois M. puis elle s'accroupit et se laisse tomber maladroitement dans l'eau. Elle ne sait pas plonger comme les autres. Heureusement, personne ne la regarde. « Ah ! » « ouch », « ouille ouille ouille ! »

« C'est glaglagla ! » crie Gabriel d'une voix aigüe.

Et toutes rient en barbotant et battant des bras pour se réchauffer. Inès applaudit des mains en pouffant exagérément. Ce matin, en enfilant cette culotte bleue avec les ananas sans y penser, elle n'aurait jamais imaginé qu'elle se baignerait avec à la fin de la journée.

Les canots se mettent à se balancer au milieu des éclaboussures et des vagues que font les battements de mains et de pieds des enfants. On dirait une bande

de petits pingouins qui s'ébrouent et jouent au bord de la banquise. Anouk, elle, nage un peu plus loin, elle s'accroche à l'un des va-et-vient d'un canot. Elle sent le froid de la mer qui lui serre la poitrine mais elle sent aussi exactement comme, à l'intérieur, elle se gonfle de joie. Et la joie anesthésie le froid. Elle a l'impression qu'elle pourrait rester là des heures à rire bêtement avec les autres en s'éclaboussant. Mais les Elles et Gabriel remontent une à une, dégoulinant sur le rocher redevenu gris. Il ne brille plus car le soleil a disparu.

Malgré tout, Gabriel se met debout, les bras écartés, comme s'il avait des ailes de cormoran à égoutter. Vanessa, elle, se bouchonne avec son tee-shirt. Puis elle remet son ciré-cape pour se cacher un peu. Elle retire sa culotte mouillée et enfile par le bas sa robe rouge sans rien dessous.

Anouk est la dernière à remonter. Elle reste à battre des bras et des jambes comme une grenouille en attendant que les autres aient grimpé par les étroites marches dans les rochers. Enfin, quand on regarde les filles, on ne dirait pas vraiment qu'elles remontent un escalier. Elles se hissent à bout de bras, rampent sur le ventre ou à genoux, un pied ou un coude calé dans le renforcement d'un rocher. La roche mouillée glisse sous leurs mains durcies par le froid. Quand arrive son tour, Anouk avale une gorgée d'eau de mer glacée pour en garder le goût, elle caresse furtivement la proue en bois du canot qui se balance là, et elle lui murmure : « je reviendrai ». Puis elle fait deux brasses pour atteindre le rocher et elle se hisse comme elle peut elle aussi, sentant soudain le vent froid lui hérissier la peau.

Avec son tee-shirt roulé en boule, Vanessa fric-

tionne maintenant Pia qui frotte à son tour Inès avec son propre tee-shirt entortillé. Elles rient de leurs peaux rougies. Les trois M. sont retournées se changer à l'abri d'un rocher. Sous sa doudoune, Inès se déhanche pour remonter son legging qui s'enroule, humide et récalcitrant. Pia, elle, a d'abord enfilé son sweat à capuche qui descend presque sous ses fesses. Elle retire sa culotte en claquant des dents et s'empresse de tirer sur son jean, tout rêche contre sa peau. Gabriel, lui, titube en enfilant une chaussette et finalement il s'assoit sur le rocher pour se chausser. En le touchant du bout de la main, il dit : « tiens il est tout froid maintenant. » Personne ne répond.

– Faudra pas oublier d'écrire dans le carnet de bord qu'aujourd'hui c'était notre premier bain ! rappelle Vanessa en essorant sa culotte avant de l'enrouler dans son tee-shirt.

– Faudra noter aussi qu'on a vu un phoque, ajoute Gabriel en se recoiffant encore une fois.

– Ben t'es bête toi ! C'est qui le phoque ? T'es pas sympa... siffle Pia.

– Et pourquoi ce serait une insulte d'être un phoque ? Morgane est apparue de derrière le rocher, le regard noir.

– Noon mais lui, là ! fait Gabriel en tendant le bras. Et toutes tournent le regard au bas du rocher où leur sourit un phoque aux grandes moustaches constellées de gouttes scintillantes.

– Mais non ! s'exclame Anouk. Regardez, il nage juste là où on était...

– Oh, il plonge...

Chacune retient sa respiration jusqu'à ce que la tête du phoque réapparaisse un peu plus loin. Il les regarde puis replonge.

– Il est quelle heure ? Faudra noter l'heure aussi dans le carnet, dit Vanessa.

— Il est 18h, fait Anouk en jetant un coup d'œil à sa montre avant de planter à nouveau son regard sur l'endroit où le phoque a plongé. Vous notez tous les animaux que vous voyez ?

— Non, on va pas noter les lapins, les goélands ou les faisans, t'imagines ! raille Pia. On note quand on aperçoit des dauphins, des poulpes, les baleines, des phoques...

— Vous avez déjà vu des baleines ? s'exclame Anouk.

— Oui, une fois un rorqual s'est échoué.

Le chuchotis de Morgane est comme une manière de leur demander de se taire. Immobiles et silencieux, les enfants restent à fixer l'océan. Le phoque semble s'en être allé. Alors qu'Elles et Gabriel tournent le dos à la mer et ramassent leurs sacs à dos, Anouk le voit réapparaître. « Là ! » crie-t-elle. Le phoque a surgi un peu plus loin derrière le rocher de la Vache, il replonge sans les regarder...

Elia se lève et éteint la radio. Elle déteste l'émission de cette heure-là. Du bout des doigts, elle fouille dans ses disques. Elle se demande lequel plairait à Anouk. Choisit Chavela Vargas. Mais au bout de quelques notes, elle éteint le poste. Trop mélancolique.

Elle sort le pochon avec sa broderie, s'installe sur le banc dehors. Le vent est froid, le tissu s'envole, le fil bleu s'emmêle avec le fil orange. Elia soupire. Remet tout en vrac dans le sac de toile et le ferme en tirant d'un coup sec sur l'élastique. Elle regarde l'horloge de la radio. Soupire encore. Tente de ne pas s'inquiéter. Anouk devrait bientôt rentrer. Il ne manquerait plus qu'il lui arrive quelque chose la veille de son départ. Elia se tord les mains. Elle déteste attendre. Elle déteste s'inquiéter. Peut-être a-t-elle laissé trop de liberté à Anouk ? Elle aurait dû lui dire de rentrer tôt ce soir.

Elle se demande si elle ne devrait pas aller à la cabane. Anouk a dû partir rejoindre les hirondelles là-bas. Quelle dernière journée ratée ! Anouk n'est apparue que pour avaler une assiette de pâtes entre deux coups de vélo. Et elle repart demain. Elia sent la tristesse lui tomber dessus. Les vacances d'Anouk sont passées trop vite et à la laisser libre comme ça, elle ne l'a pas beaucoup vue... Bon, mais si Anouk était restée boudeuse et ennuyée dans le fauteuil fleuri, elle se serait sentie encore plus triste.

Elia regarde le gâteau glacé parsemé de pétales de fleurs séchées. Si Anouk rentre trop tard, elle l'emballera et le mettra dans la valise. Tiens la valise, est ce qu'elle n'a rien oublié ? Elia s'apprête à monter à l'échelle du grenier quand elle entend des vélos freiner dehors. Il lui suffit de tourner la tête pour apercevoir par la fenêtre la bande des hirondelles avec Anouk qui pose son vélo contre le muret. Elia sent son cœur bondir. Exactement comme ça.

– Mais qu'est ce qui vous est arrivé ? s'exclame-t-elle en sortant sur le pas de la porte et en découvrant les gamins aux mèches de cheveux dégoulinantes et aux lèvres bleues ou violettes.

– On a été nager... lance fièrement Anouk

– Mais ton maillot, ta serviette ?

– Ben on s'est baignés en culotte et on s'est séchés avec nos tee-shirts, raconte Inès avec une pointe de fierté tout en claquant des dents.

– Aie, aie, aie, faut vous réchauffer, venez... Elia se retourne déjà et attrape une casserole pour y verser du lait.

En un rien de temps, Elles et Gabriel sont assises, serrées les unes contre les autres autour de la table ronde, avec un bol de chocolat fumant et des assiettes

remplies de grandes tranches de gâteau aux noisettes saupoudré de pétales de fleurs séchées. Elia dépose à côté de chaque part une grande cuillère de chantilly et se sert une tasse de thé avant de se tourner vers Inès.

– Mince, toi, tu n'aimes que le gâteau au chocolat, non ?

– Oui, acquiesce Inès, la bouche pleine de chantilly, mais ça va j'aime bien la chantilly...

– Tu pourras me donner ta part de gâteau si tu veux, lui chuchote Gabriel qui est juste à côté.

– Bon, par contre il est tard, commente Elia. Vos parents vont s'inquiéter. Vous avez leur numéro ?

– Moi, y'a le numéro de mon père dans mon sac à dos, répond Inès entre deux bouchées. Il l'a inscrit au feutre la fois où je me suis perdue à vélo et c'est le Tigre qui m'a trouvée...

– Ah ben oui, je me souviens, le Tigre, elle t'a ramené à la maison, rigole Pia. Il est un peu bête ton père quand même, parce que ça aurait servi à rien, le Tigre elle n'a pas de téléphone !

Tout le monde rit en imaginant le Tigre pianoter sur l'écran d'un téléphone avec ses pattes.

– C'est qui le Tigre ? demande Elia

– C'est sa chienne... lui murmure Anouk et Elia hoche la tête.

– Mais, reprend Pia une fois le fou rire passé, si vous appelez le père d'Inès, il pourra appeler ma mère parce qu'il a son numéro, et ma mère elle a le numéro de la mère de Mona...

– Oui, on va faire ça... acquiesce Elia en prenant son vieux téléphone dans la poche de sa blouse bleue.

La nuit est tombée quand arrive le père de Morgane qui a accroché sa remorque pour ramener tous

les vélos. Il serre la main d'Elia qui lui propose un tranche de gâteau. Mais il refuse poliment.

– Allez on y va les aventuriers là, il est tard et demain il y a école...

Morgane respire d'un coup en entendant son père blaguer, en vrai elle avait peur de se faire gronder. Elles et Gabriel se tassent à l'arrière de la petite voiture et font des grands signes par la fenêtre à Anouk et Elia, serrées l'une contre l'autre sur le pas de la porte.

– À l'été ! crie Pia.

– À l'été ! crie Anouk en sentant les larmes monter. Elia la serre plus fort dans ses bras. Elles restent là un moment en écoutant les bruits de la nuit devenue froide.

FIN



TABLE

| | |
|--|----|
| I. Le premier jour | 5 |
| II. L'Indienne | 13 |
| III. Le rocher bleu | 23 |
| IV. Les tennis blanches | 30 |
| V. Le garripeuchér | 37 |
| VI. L'homme aux cactus et aux chats | 48 |
| VII. Le goûter et la lune argentée | 53 |
| VIII. Les treid moh | 53 |
| IX. A la recherche de Marie Jeanne | 63 |
| X. L'aube du dernier jour | 67 |
| XI. La Fille Courageuse | 84 |
| XII. Le dernier soir du dernier jour | 95 |